



HAL
open science

Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie

Pierluigi Basso Fossali

► To cite this version:

Pierluigi Basso Fossali. Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie. *Texto! Textes et Cultures*, 2020, XXV (1-2), pp.1-34. hal-03029831

HAL Id: hal-03029831

<https://hal.science/hal-03029831v1>

Submitted on 10 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierluigi Basso Fossali

(Université Lumière Lyon 2/UMR 5191 ICAR, ENS de Lyon)

Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité.

Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie¹

Résumé. — Notre objectif n'est pas de reconnaître les raisons et les torts des différentes positions théoriques autour de la notion de subjectivité, mais de comprendre quelle intégration de perspectives est déjà disponible et quelles pièces sont encore manquantes pour une théorie du sujet en sémiotique. Ce qui nous intéresse n'est pas l'opposition entre une personne objective, fondamentalement normée, et un sujet autoréflexif, caractérisé par une exploration intime de soi : mais leur traitement syncrétique. À notre avis, la conséquence la plus importante de la pluralisation des instances discursives est l'acceptation des dualismes entre des formes de subjectivités qui nous obligent à les gérer sur différents plans et sans échapper à une série de doubles contraintes et de paradoxes internes. La notion de sujet est enfin l'interprétant utile à comprendre pourquoi il y a une pluralité des jeux de langage joués en même temps quand les collectifs humains inviteraient à réaliser au contraire des convergences univoques.

Mots-clés : Sujet – Identité – Intentionnalité – Intime - Résistance

Abstract. — Our goal is not to recognize the rights and wrongs of different theoretical positions concerning the subjectivity, but to understand what integration of perspectives is available and what pieces still missing in a theory of the subject in semiotics. What interests us is not the opposition between an objective person, fundamentally normalized, and a self-reflexive subject, characterized by an imperfective exploration of himself: but their syncretic treatment. In our opinion, the most important consequence of the pluralization of discursive instances is the acceptance of dualisms between forms of subjectivities which force us to manage them on different planes and without escaping a series of double binds and internal paradoxes. The notion of subject is finally the interpretant useful to understand why there is a plurality of language-games played at the same time when human collectives would invite to achieve on the contrary convergence and agreement.

Key Words : Subject – Identity – Intentionality – Interiority – Resistance

¹ Une version assez différente, réduite et en espagnol a été publiée sur la revue *Tópicos del Seminario*, n. 41, pp. 9-55, 2019. L'auteur veut remercier Rémi Bernard, Jacques Fontanille et Julien Thiburce pour leur relecture de la version écrite originellement en français en 2017 et qui a circulé comme cours polycopié pour les étudiants du Master 2 en Sciences du langage de l'Université Lumière Lyon 2. Conformément à un usage préconisé par l'auteur, même sur le plan théorique (Basso Fossali 2017, pp. 17-19), et par ailleurs assez répandu, les guillemets français, «...», sont ici utilisés pour les citations et les guillemets anglais, "...", pour les emplois figuratifs ou comme marques de distance énonciative.

1. Économies de la subjectivité, promotions du sujet

Dans la tradition sémiotique, on trouve des paradigmes théoriques éminemment « subjectifs » et d'autres qui choisissent de faire l'économie de la subjectivité afin d'étudier le rôle médiateur des langues et la profondeur des textes². Or, non seulement ces positions qui se présentent comme antithétiques ont produit toutes les deux des contributions importantes aux savoirs linguistiques et sémiotiques, mais leur apparente opposition cache parfois des convergences ou des points d'articulation possibles.

Au fond, d'un côté, la dépsychologisation des instances sémiologiques a été à la base de l'autonomie de la sémantique linguistique, mais, de l'autre, la recherche des conditions de possibilité du sens a amené la sémiotique à épouser un arrière-plan épistémologique lié à la phénoménologie. Cette dernière a essayé de rééquilibrer, dans les constitutions de sens, le rôle de l'*intérêt thématique*, qui relève de l'intentionnalité subjective (constitution *top-down*), et la reconnaissance d'une organisation *eidético-structurale* qui émergerait de l'environnement (constitution *bottom-up*). Ainsi, dans la théorie husserlienne, on trouve, d'une part, l'*idéauté* des valeurs, d'autre part, leur *légalité*, ce qui révèle le couplage indissoluble entre subjectivisme³ et objectivisme.

Malgré les références à Husserl et à Merleau-Ponty, une véritable conscience théorique qu'il y avait deux axes de sémantisation, *top-down* et *bottom-up*, n'a été ni limpide, ni très répandue en sémiotique, malgré quelques contributions ponctuelles de Jean-Claude Coquet, de Jean Petitot, du Groupe μ , de Jean-François Bordron et la distinction entre *visée* et *saisie* que l'on trouve en *Tension et signification* (Fontanille et Zilberberg 1998).

D'une part, cette méconnaissance relative se justifiait par la prééminence, dans le débat disciplinaire, et de l'articulation entre signification et communication et de la symétrie/asymétrie entre énonciation et interprétation. D'autre part, l'objet électif, le texte, était déjà le reflet d'une subjectivité discursive objectivée, dotée d'une intentionnalité immanente qui pouvait s'imposer comme paramètre de commensurabilité entre les lectures et les usages historiquement pratiqués.

L'*analyse* sémiotique s'est affirmée comme la possibilité de suspendre la conflictualité intersubjective des interprétations, afin (i) d'édifier une *science reconstructive*⁴ de la signification,

² « Malgré leurs différences, les linguistiques génératives et énonciatives affrontent ainsi une même contradiction : si le niveau linguistique reste par principe sinon connu du moins connaissable par la linguistique, il n'en va pas de même du niveau conceptuel qu'elles postulent. Bien que ce niveau garde un statut hypothétique, ses lois sont censées expliquer les régularités des langues – peu importe ici que l'esprit s'identifie au cerveau rationnel du chomskysme ou au sujet transcendantal de la linguistique énonciative ou cognitive. La position mentaliste en linguistique conduit ainsi à expliquer le connaissable par l'inconnu et à placer la linguistique sous la dépendance d'une discipline supposée détenir la connaissance sur le niveau conceptuel » (Rastier 2018, p. 84).

³ Par ailleurs, les médiations sémiotiques sont une contestation du mythe du « subjectivisme » des valeurs.

⁴ Le concept de « sciences reconstructives » a été élaboré par Jürgen Habermas (1983) avec l'idée d'assurer une prétention à la scientificité aux approches théoriques qui cherchent à reconstruire les structures génératives profondes à partir des performances sémiotiques et des institutions existantes

capable de garantir une intelligibilité des performances énonciatives et interprétatives et (ii) d'expliquer leur convergence en tant que fruit d'une série de médiations partagées. Au fond, la déontologie, voire l'éthique disciplinaire, reposait sur une critique explicite ou implicite du sujet en tant qu'arbitre du sens. D'où la distinction entre les concepts d'*énonciateur*, pris dans les mailles de la production discursive, et d'*interprète*, responsable des conditions de respect de l'héritage culturel.

Cela dit, la *dualité* sémiotique, partagée entre un sujet discursif et un sujet épistémologique, l'un totalement interne aux effets de sens, l'autre en tant qu'instance responsable de l'activation locale des articulations signifiantes, a pu souvent donner la sensation d'une ambiguïté constitutive, voire d'une faille dans l'architecture disciplinaire.

Dans le champ de la sémiotique des textes des années 1970, l'intégration des passions et des valeurs sensibles a contraint la sémiotique à reconnaître progressivement une instance énonciative dotée d'un corps (Prieto 1985 ; Greimas et Fontanille 1991 ; Fontanille 2004). Ensuite, la sémiotique des pratiques a transformé la question des appréciations collectives, accessibles à partir des traces épisémiotiques et des cristallisations de la parole (normes), en évaluation à la fois (i) de l'adéquation des actions aux intentions originaires, fussent-elles explicites ou implicites, et (ii) des finalisations ultérieures, certes imprévisibles mais potentiellement innovatrices.

À partir de cette triangulation de la textualité par rapport à la sémiotique de la perception et à la sémiotique des pratiques (Basso Fossali 2002), nous ne voudrions pas donner l'impression de conséquences théoriques univoques et consensuelles ; bien au contraire, nous cherchons à mettre en exergue un éclatement de perspectives épistémologiques qui empêchent de traiter de manière générale la question du sujet : nous proposons donc de questionner les rôles des formes de subjectivité à partir de leur pertinence heuristique dans une théorie spécifique et/ou dans une région de chaque théorie. Il nous semble crucial de préciser que les résultats attendus ne sont pas liés à la possibilité de subsumer des conceptions du sujet sous des types de sémiotiques distinctes ; ce que nous espérons montrer découle au contraire des tensions paradoxales et productives entre les différentes positions épistémologiques.

Dès qu'on s'écarte d'une modélisation abstraite du sujet épistémologique ou discursif, on ne rencontre que des formes de problématisation de la subjectivité qui présentent une forte dépendance vis-à-vis d'une culture afférente. De plus, le tissage de la subjectivité se réalise sous forme de passerelles sémiotiques qui ne peuvent pas consolider (et nous conduire vers) une plateforme d'observation autonome et autoréflexive. Au contraire, la subjectivité émerge en particulier des vides, des défauts ou des manques de sens – on doit alors postuler et identifier un *caractère* –, ou des superpositions de rôle – on doit alors facetter une *personnalité*. Bien souvent, le caractère problématique de la subjectivité se déploie même dans l'interconnexion

dans une culture. Il est évident que cet effort épistémologique relève d'une mise à jour d'une méthode transcendante adaptée au tournant linguistique de la philosophie contemporaine et soumise à un principe de faillibilisme (Peirce). On pourrait affirmer que les *sciences reconstructives* ont pour objet les pratiques sémiotiques et les dépôts *épilinguistiques* dans la surface des productions textuelles afin de passer des *connaissances implicites* et des *principes régulateurs* à des règles génératives d'une rationalité partagée.

entre des productions sémiotiques extériorisées (des images) et externalisées (des dispositifs institutionnels).

Pour tester l'*information*, il est possible de se limiter aux machines qui possèdent la capacité de l'élaborer ; mais pour tester la *tenue du sens*, on a besoin d'une subjectivité. Afin de justifier cette assertion, il faut rappeler un nœud fondamental qui est la pluralisation des parcours de sens que l'individu doit gérer. La subjectivité s'instaure en profondeur dans des processus de sémantisation dédoublés et accompagnés par un imaginaire modal qui calcule d'autres trajectoires de signification possibles ou qui évoque des conduites sensées et efficaces du passé. La subjectivité est alors un champ actif de signification où l'on peut identifier et évaluer des crises d'autonomie, des résistances et des ambitions.

2. Configurations-sujet et instances-sujet dans l'organisation discursive

La *dé-ontologisation* des instances propres à une sémiotique textuelle est une stratégie qui permet de reconnaître à la fois l'émergence locale des effets de subjectivation du discours et la pluralisation des attributions de subjectivité selon les différentes cultures. Cependant, une sémiotique de la perception ne peut que revendiquer un statut particulier pour l'expérience sensorielle ; elle impose en effet un couplage univoque entre un corps et un environnement, qui permet notamment de différencier entre observations et illusions.

Cela étant, les mille masques du sujet discursif doivent vivre avec un principe régulateur de stabilisation : *a minima*, un univers de référence et une mémoire solidaire entre traces mnésiques et empreintes mondaines. Parallèlement, on sait bien que l'esthétisation du corps et ses prothèses technologiques transforment la constitution somatique en un projet culturel, impliqué dans un réseau très vaste de relations inter-domaniales dotées de régimes expérientiels différents.

À ce propos, la notion de *forme de vie* joue un rôle fondamental car elle est à la base d'une gestion de plusieurs modèles de subjectivité ; des modèles à choisir et à mobiliser de manière opportune dans le passage continu du *discours* à l'*expérience* et vice-versa, ce qui fonde l'hétérogénéité des *vécus de signification* (Basso Fossali 2009). Cela signifie qu'il est possible de rencontrer, même sur la dimension épisémotique, des manifestations des différents formats identitaires négociés par les acteurs sociaux.

Une recension préliminaire du traitement de la subjectivité en *sémiotique du discours* pourrait établir quelques axes de description de cette pluralisation qui concerne à la fois une approche *étique* et *émique*.

2.1. La subjectivité en tant que résistance actantielle

Le premier axe est constitué par la distinction entre une orientation *subjectale* et une orientation *objectale* de l'actantialisation. Sans préjugés ontologiques, la sémiotique peut distinguer l'*actant sujet* à partir de la construction de la scène narrative et donc d'une *diathèse*, ce qui implique, si le changement de diathèse est possible, la réversibilité des positions subjectales

et objectales. Ce qui est qualifié en tant qu'objet peut par exemple recevoir un rôle de sujet dans l'organisation discursive.

En effet, en tant que principe générique de sémiotisation, l'actantialisation décrit un paysage de relations fluctuant, et où les positions subjectales et objectales résistent à se figer en rôles définitifs. Ainsi, l'objet, dépourvu par statut d'une prise d'initiative autonome dans l'appréciation des valeurs, peut afficher quand même une *subjectalité* latente, une sorte d'animisme qui détrône le sujet-usager. À son tour, ce dernier peut se borner à une objectivation de son corps dans une scénarisation purement événementielle ; pour autant, son agir irréfléchi et son occupation de l'espace ne seront pas totalement déresponsabilisés (Basso Fossali 2017, p. 270-71 ; 279).

Il s'ensuit que le mode d'implication (*actance*) dans la transformation des valeurs (*narrativité*) dépend de la diathèse qui confie à telle ou telle instance l'orientation de la signification. Bref, la diathèse fonctionne comme un "test". Dans une diathèse passive, l'agent peut même rester implicite, ce qui veut dire que la diathèse devient *récessive* (Bordron 2012), en neutralisant un actant fondamental (ex. « Après mon échec, j'ai été remplacé »). Mais paradoxalement la concentration sur un actant passif qui ne dirige plus son destin ne fait qu'intensifier son rôle, comme s'il était le tout dernier barrage contre la neutralisation du sens, voire le non-sens.

On peut en conclure que le *principe de subjectalité (subjectivité #1)* relève de la *résistance actantielle à l'effacement de l'orientation de la transformation des valeurs narratives*. En ce sens, cette résistance s'exerce aussi bien à l'égard du possible renversement de la perspective narrative, que de la suspension de l'asymétrie entre les rôles syntaxiques de sujet et d'objet (diathèse *moyenne* et *décausative*).

2.2. La subjectivité en tant que résistance modale

Le deuxième axe est celui de la relation des actants aux réseaux de modalités. La résistance *subjectale* évoquée ci-dessus ne peut qu'être sensible à la mobilisation de catégories et de domaines sémantiques spécifiques. Un parcours actantiel de résistances est "signé" par les terrains modaux qu'il traverse ; cette signature qualifie les instances discursives dans leur forme d'implication dans la transformation narrative des valeurs. Pour l'essentiel, une asymétrie émerge entre les instances discursives qui sont, du côté subjectal, en mesure de revendiquer des valeurs modales *autonomes* (*vouloir, savoir, croire*) et d'autres, du côté objectal, qui interceptent seulement des valeurs modales *hétéronomes* (pouvoir, devoir), à partir d'un réseau qui impliquent d'autres actants. Le sujet s'approprie les réseaux modaux afin de se doter de compétences et de prothèses, l'objet étant plutôt enclin à la distribution de ses propriétés au sein des réseaux, ou à la réception de propriétés supplémentaires pour optimiser sa fonction en réseau. La force d'appropriation du sujet est l'une des facettes de l'intentionnalité – l'*intérêt thématique* – dont la phénoménologie a donné une description soignée en tant que forme d'*anticipation (visée)* qui cherche une confirmation et une stabilisation dans l'intuition (*saisie*) des données émergentes.

On voit bien alors que l'autonomie et l'hétéronomie ne sont pas imputables seulement à des rôles actantiels stabilisés, et que si on admet la prééminence des réseaux modaux sur la qualification du statut des rôles actantiels, on peut alors reconnaître l'existence de groupes et de

collectifs mixtes et hybrides de sujets et d'objets en voie de constitution. Les instances *sujet* et *objet* peuvent tout à fait participer à des actants collectifs (c'est-à-dire des pluralités d'instances solidarisées par des charges modales partagées). Il nous faut alors distinguer le principe de *subjectivité* (*subjectivité* #2), du précédent, le principe de *subjectalité*. La subjectivité n'est plus une question d'orientation du procès narratif, mais de *résistance à entrer dans un réseau modal intégrateur*, et d'une visée d'appropriation de ce réseau. Son corrélat, l'« objectivité », serait au contraire une distribution, et une immersion-aliénation au sein de ce réseau modal. Sous ce point de vue, et par extension, le postulat d'une instance divine, d'un intellect actif universel ou d'un dessein intelligent du cosmos n'indiquerait que la toute dernière résistance de l'« humanité » en tant que principe de *subjectivité* qui exprime une tension d'appropriation.

2.3. La subjectivité en tant que résistance à la répétition

Le troisième axe est celui de la constitution des acteurs dans une tension jamais résolue entre l'identité existentielle et la mémoire de l'expérience. À partir de leurs dynamiques asymétriques – appropriatives et distributives –, *subjectivité* et *objectivité* peuvent jouer plusieurs rôles au cours des transformations des valeurs et participer à des réseaux différents. En découle une bifurcation entre une propension à exister et persister en et par soi-même (c'est l'*ipséité*) et l'exigence d'une stratification et d'une mémoire de l'expérience (c'est la *mémeté*). C'est la gestion de cette bifurcation entre vocation et rétention qui donne accès au statut d'*acteur*.

L'acteur est caractérisé par une figurativité évolutive (un corps, un *moi-chair*) vu sa capacité de s'adapter à l'environnement et d'élaborer une compatibilité entre les rôles actantiels progressivement joués et accumulés. Pourtant, cette économie identitaire, transitive (plasticité adaptative) et réflexive (versatilité acquise), peut relever d'une existence et d'une mémoire passives, et donc elle est valable également pour les objets et les sujets ; ou bien cette économie identitaire révèle une vocation proactive, marquée par une dépense spécifique en faveur de l'individualisation, ce qui est l'apanage des instantes-*sujet*.

Le principe de *subjectivité* (*subjectivité* #3) relève donc de la *résistance à faire coïncider l'actorialité avec la mémoire des rôles occupés*, ce qui correspond à une appropriation de *soi* qui dépasse les réseaux exploités et les contingences vécues. Quant à la notion d'*actorialité* en tant que réservoir figuratif des rôles actantiels non-encore élaborés ou joués, nous proposons de souligner la tangence relative de son élaboration sémiotique avec la distinction entre *capabilités* (potentialités) et *capacités* (habiletés) qui est forte d'une tradition importante dans la culture anglo-saxonne.

Le principe de *subjectivité* inscrit le sujet sémiotique dans un régime de sens caractérisé par l'ouverture des possibles⁵, ces derniers étant principalement déterminés par l'entour, ce qui conduit à rechercher les tensions entre les opportunités et les restrictions environnementales, selon une dialectique entre *dynamique de projet* et *capacité de réponse*, entre *scénarisation pragmatique* et *scénarisation événementielle*.

⁵ La *possibilisation* déplace le possible de l'organisation systématique à l'environnement (voir Basso Fossali 2012).

La reconnaissance de cette dialectique est le fondement d'une *conscience de premier ordre* qui s'offre déjà comme un principe de résistance à la répétition et dessine des aspectualisations actantielles réversibles. Ce principe instaure un principe partagé entre sujets et objets : d'une part, il impose une économie identitaire liée à l'attribution d'une actorialité, d'autre part, il explore le postulat d'une *agentivité* attribuée par défaut, mais suspendue *a posteriori* aussitôt qu'il n'y a qu'une résistance matérielle ou une dissipation dépourvue d'organisation.

2.4. La subjectivation en tant que résistance au solipsisme

Le quatrième axe concerne une autre dimension de la subjectivité : sa capacité à mettre en jeu une diversité de perspectives et de pertinences dans l'énonciation. Les emboîtements énonciatifs renvoient de manière implicite à un actant énonciateur, ou ils en manifestent les traces, ce qui semble ajouter des caractéristiques fondamentales au sujet en tant qu'actant narratif. En effet, l'initiative énonciative favorise une pluralisation d'instances d'observation de manière à gérer des changements de pertinence (d'après Umberto Eco 1975, p. 333 : les *repertinentisations*) et donc de programmation. Cette capacité de basculer d'un point de vue à l'autre caractérise donc le sujet énonciatif.

Il convient de remarquer d'abord que l'imputation d'une subjectivité de ce type procède de manière indiciaire et incite à rechercher les traces de sémiotisations hétérogènes, voire antinomiques, de la scène d'interaction partagée. C'est pourquoi la subjectivité ainsi conçue suscite sa propre altérité, et apparaît de ce fait même comme la base non seulement d'une polémique énonciative persistante et souterraine, mais d'une négociation toujours nécessaire entre pertinences divergentes et convergentes.

Les subjectivités énonciatives dessinent une sorte de "cosmologie affranchie", où chaque instance peut faire des efforts, ou pas du tout, pour reconnaître un plan écliptique du sens sur lequel faire graviter les enjeux autonomes et hétéronomes. En sortant d'une monadologie, le principe de *subjectivation (subjectivité #4)* va de pair avec l'établissement embryonnaire d'une *intersubjectivité négociable*, étant donné que non seulement il exprime une *résistance au solipsisme* (en accueillant l'altérité) mais qu'il reconnaît en outre le fondement d'un *horizon régulateur* : on fait *comme s'il* y avait une entente de fond à partir d'une rationalité partagée.

La subjectivation est une relativisation des valeurs constituées et cultive une posture sceptique sur la concordance des finalités, donc sur la tenue même d'un projet narratif. L'altérité devient paradoxalement une nécessité pour réduire la complexité interne et le vertige d'un égotisme dominant : « *se tenir hors de soi par l'Autre* » (Jullien 2017b, p. 114).

2.5. La subjectivation en tant que résistance à la normativité

Le cinquième et dernier axe est celui de l'éristique, notamment des stratégies et des tactiques de démultiplication des foyers de responsabilité et des référentiels d'interprétation. La thématization ultérieure de la subjectivité au cœur de la signification s'enracine dans la capacité de l'acteur à jouer plusieurs jeux en même temps, avec des faisceaux multiples d'implication dans l'intersubjectivité. C'est le royaume des stratégies et des tactiques distribuées sur plusieurs profils individuels, dont la gestion demande une personnalité dotée d'une conscience de

deuxième ordre. Cette personnalité se manifeste notamment par sa capacité à assumer plusieurs responsabilités subjectives à la fois ou successivement : c'est pourquoi le fait de rire ensemble, par exemple, peut fonctionner comme une compensation par implication corporelle commune en réaction à la dérision presque cynique que l'on assume difficilement à la suite de l'intervention provocatrice d'un partenaire.

Pour rendre compte de ces jeux tactiques d'imputation et de responsabilisation, nous proposons donc un *principe de subjonctivation (subjectivité #5)* : le mode subjonctif⁶ suggère en effet la possibilité de se transposer dans un autre régime énonciatif, en renversant une dépendance, voire une subordination, en une affirmation de soi dans un autre horizon de réalisation dont on contrôle le référentiel épistémique et où on peut déployer une interprétation dont on garde ainsi la maîtrise. C'est pourquoi la subjonctivation unifie le paysage temporel (passé, présent et futur) avec une vision surplombante qui préfère, à l'actualisation, des actions, et aux réactions, l'affirmation d'un domaine interprétatif alternatif et/ou transcendant, en particulier là où une perspective modale est attribuée par défaut, même de manière implicite. En ce sens, la subjonctivation est une résistance aux terrains normatifs des jeux de langage où des identités subjectives s'imputent réciproquement une *face* et une *tâche*. L'exercice des ressources sémiotiques suscite enfin des subjectivités capables d'échapper à leur détermination ultime, de jouer à la *déterritorialisation* des cadres institutionnels et de revendiquer ainsi un destin ouvert.

2.6. Un curseur thématique

Étant donné qu'il n'existe aucune base ontologique absolue pour déterminer le concept de sujet, on le laisse opérer comme un *curseur thématique* qui passe de l'actantialisation syntaxique pure (#1) jusqu'à l'actorialité autoréflexive (#5). L'intentionnalité peut être décrite à travers la dynamique concurrentielle entre des cognitions/émotions enrôlées dans des scénarios implicatifs (par ex. des cadres normatifs), d'une part, et des tensions noologiques explorées et approfondies dans l'introspection, d'autre part, ce qui revient à considérer respectivement une inflexion plus actantielle ou plus actorielle de la subjectivité. Le principe de l'*actantialisation* prévoit une dissémination d'attributions identitaires qui dépend du réseau de relations externes (notamment les réseaux modaux, cf. supra) ; en revanche, le principe de l'*actorialisation* trouve sa fondation dans la construction d'une compatibilité entre des attributions identitaires qui ont des ancrages hétérogènes. Aucun des deux principes ne peut se consolider en pleine autonomie ; l'*acteur* est toujours condamné à trouver une manifestation narrative locale qui l'"actantialise", et l'*actant* est contraint d'intérioriser une mémoire des réseaux où il a trouvé une déclinaison, chaque fois avec un ajustement plus ou moins marquant.

⁶ Le subjonctif est le mode de l'actualisation d'un futur à interpréter : « on l'emploie donc chaque fois que l'interprétation l'emporte sur la prise en compte de l'actualisation du procès, lorsque s'interpose entre le procès et sa verbalisation l'écran d'un acte psychique (sentiment, volonté, jugement) » (Riegel *et alii* 2014, p. 563). Du jugement indicatif on peut passer à la *possibilisation* évaluée selon un domaine intériorisé de la dépendance, ce qui met en jeu une problématisation entre le monde possible du discours, avec ses présupposés, et un ordre de référence alternatif, attesté ou encore possible.

Il est clair alors que la série des cinq axes de description n'a aucunement la prétention de reconstruire une ontogénèse du sujet, car elle se limite à une distinction entre des niveaux de complexité dans l'élaboration sémiotique de la subjectivité, qui font place à des passages, des enchaînements et des mouvements descendants et ascendants. Les dénominations proposées pour les principes formulés ci-dessus sont largement arbitraires et signalent seulement des seuils critiques entre des régimes de subjectivité, et qui permettent de situer les passages d'une forme de thématisation⁷ de la subjectivité à une autre.

On passe de l'actantialisation syntaxique, réalisée à travers une modélisation (#1), à l'actantialisation sémantique opérée via les modalités (#2), à l'actorialisation au vu d'un corps et d'une mémoire (#3). De l'actantialisation on arrive à une autre thématisation qui transforme la propension à l'appropriation en une série de finalisations distinctes mais capables d'encadrer les asymétries probables des perspectives intersubjectives (#4), pour parvenir enfin à une conscience stratégique propre à une forme de vie compénétrée avec d'autres instances-*sujet* et -*objet* (#5).

Au fond, c'est la forme de vie qui opère une critique du sujet jusqu'à envisager une suspension des principes de résistance, dans l'acceptation d'une condition vulnérable et d'un enchevêtrement avec d'autres instances.

2.7. Une subjectivité aux lisières de la sujétion

La liste des axes ne masque pas plus les nombreuses questions conceptuelles impliquées dans les plis de notre argumentation. Dans cette contribution, nous devons nous limiter à quelques aspects parmi d'autres, et, en particulier, nous ne pouvons que donner quelques précisions sommaires sur une thématique insuffisamment élaborée par la sémiotique structurale, celle de l'*intentionnalité*.

Avant d'aborder cette problématique marquée par une réflexion philosophique sans égale, nous ne pouvons pas ne pas mentionner une autre question qui a été, plus modestement, au cœur de nos recherches : le *renversement du sujet stratégique en sujet vulnérable*. Cette préoccupation, dont les écrits de Ricœur, de Goffman et d'autres chercheurs témoignent, pourrait nous pousser à ouvrir une enquête parallèle sur le sujet du pâtir. Quand nous avons avancé le principe de *subjectivité*, nous avons évoqué la résistance à entrer dans un réseau modal intégrateur ; mais si en revanche on entre sans résistance dans un dispositif modal hétéronome, si on accepte cette proposition modale telle qu'elle, la *sujétion* qui en résulte laisse-t-elle encore une chance d'affirmer une subjectivité qui serait capable d'ouvrir l'ensemble des possibles de soi-même, notamment en faisant appel à un imaginaire réfractaire au réel ?

La réponse semble liée à la possibilité de développer une richesse actorielle totalement intériorisée, opposable aux rôles imposés, et entretenant un potentiel de résistance : le

⁷ Il faut préciser que dans notre cadre métalinguistique la *thématisation* est la constitution intentionnelle ou l'émergence affective d'un intérêt à évaluer l'oscillation combinée d'une série de valeurs pluri-isotopiques susceptibles d'entrer alors dans une constellation sémantique visée. En ce sens, la thématisation est la mobilisation expérimentale d'une axiologie par une forme de vie. Le rôle de la *thématisation* dans la théorie sémiotique actuelle relève de la reconceptualisation de la sémantique en tant que praxis (cf. Fontanille 1999, p. 13).

processus d'*assujettissement* ne pourrait alors qu'être imperfectif, provisoire et à tout moment réversible. La résilience des sujets est moins liée à leurs efforts de compréhension ou de rejet de l'expérience traumatique vécue qu'à la mise en variation du positionnement subi, à la réouverture du dispositif de sens qui a assigné le rôle de victime. Cette réouverture est une ré-énonciation du possible, l'intervalle de sens d'un sujet qui écoute le principe régulateur même qui l'informe et le constitue en tant sujet.

2.8. *Le sujet, un médiateur*

Le fait d'affirmer avec Benveniste que « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* », présuppose qu'il est capable de se « positionner » comme tel (Benveniste 1966, p. 259) dans « le présent incessant de l'énonciation » (Benveniste 1974, p. 84). De manière implicite, on estime alors que la langue n'est jamais un facteur de sujétion qui susciterait ou aurait comme horizon un affranchissement.

On trouve ici l'idée que la langue, en tant qu'institution, s'impose à l'individu selon un équilibre entre reconnaissance du statut de sujet et encadrement contraignant des marges de liberté. Pourtant, une ambiguïté constitutive persiste, entre, d'une part, une impersonnalité presque bienvenue de l'énonciation et, d'autre part, une « contamination idéologique » qui ne souligne que le mirage d'une « langue blanche » (Barthes).

La pluralité des langages montre-t-elle une résistance possible de la subjectivité aux dispositifs linguistiques ou signale-t-elle le destin inéluctable de l'individuation d'un sujet éparpillé ?

Dans la même activité d'énonciation, on assiste à la coprésence paradoxale d'un engagement dans la parole et d'une projection fictive en discours. Moi *vs* Soi comme un autre. La *double contrainte* de l'énonciation montre un sujet qui, comme un Janus *bifrons* doit à la fois se positionner dans la parole et renoncer à soi en se projetant en discours. Si le concept de *sujet* existe seulement à partir du cadre énonciatif, alors on voit bien qu'il définit une manière spécifique d'habiter le monde : être une *instance-passerelle* dont la forme de vie consiste à entrelacer des polarités identitaires co-impliquées. Au fond, le sujet fonctionne comme un médium tout à fait particulier. Au lieu d'affaiblir l'évidence de sa propre organisation afin de laisser se manifester la vie des instances hébergées (vocation médiatique), le sujet est un *médium* qui émerge d'autant plus que sa prestation médiatrice s'interpose aux passages des informations traitées : d'une part, de sorte qu'elles puissent être prédiées, d'autre part, afin qu'elles puissent être assumées. À notre avis, la dissociation de ces deux procédures est à la base d'une dialectique entre liberté et dignité qui sera le thème de nos conclusions.

3. L'intentionnalité

3.1. *La subjectivité pour une sémiotique de la perception*

La sémiotique du discours ne peut qu'inaugurer sa réflexion sur l'intentionnalité à partir des jeux de langage et des organisations textuelles attestées. Si elle peut faire référence à la phénoménologie, afin de préciser le sujet transcendantal qui est la base de sa théorisation, le

coût épistémologique est l'élaboration spéculative des *préconditions* du sens textuel (cf. Greimas et Fontanille 1991), ce qui ne peut qu'être une greffe hypothétique et provisoire et pas un objet directement pris en charge par la théorie.

Si le point de départ est en revanche une sémiotique de la perception, la constitution des données sensibles et leurs organisations en configurations signifiantes impliquent immédiatement, non seulement une prise en charge du corps et de la matérialité de l'environnement, mais une écologie des valeurs qui demande une intentionnalité sélective et thématique. La signification en acte devient alors l'objet d'étude à l'intérieur d'un paradigme théorique renouvelé. En effet, on peut prendre en compte l'*énaction* des valeurs relevant d'un couplage entre une instance systématisante et un environnement.

La récursivité positive d'appropriations efficaces donnerait lieu à la conscience du *propre*, tandis que la récursivité négative poserait un arrière-plan réfractaire à l'appropriation (pragmatique, cognitive, affective), bref le *non-propre*, un environnement. Le front des *choses* ne serait que l'ensemble des instances intermédiaires entre l'organisation répondante et l'environnement réfractaire aux déterminations.

Il existe une subjectivité dès qu'une instance perceptive commence à interconnecter un environnement interne (le corps en tant qu'altérité propre) et un environnement externe, selon une réduction progressive de leur indétermination, ce qui stabilise des plans indiciaires constitués de profils identitaires auto-attribuables ou imputables.

Pour une phénoménologie de la signification, *habiter le monde* signifie échanger des déterminations identitaires entre ce qui réclame une autonomie et ce qui échappe à peine à l'hétéronomie insondable de l'environnement. Ces déterminations réciproques ont lieu selon des domaines de valeur divers, chacun instaurant une *légalité* de valeurs spécifique et une "culture de la subjectivité" originale. Par exemple, la notion d'*oikos* montre comment le sujet est tel car il soustrait à l'environnement une "maison", laquelle est à la fois *niche* et *prothèse*.

3.2. Vers une intentionnalité agentive

Afin d'aborder une perspective pragmatique, le point délicat est le passage d'une *intentionnalisation* des percepts, débouchant sur une thématique, vers une intentionnalité *délibérative* et une intentionnalité *agentive*⁸. La première, délibérative, lutte pour évoquer un rôle de sélection et d'élection des valeurs, même si elle est encadrée de constitutions bilatérales, c'est-à-dire indisponibles à tout traitement unilatéral. L'intentionnalité est alors un principe de résistance à l'homologation de l'opposition entre *valeur* et *indifférence* à celle qui oppose la *détermination* à l'*indétermination*. Le fait que l'intentionnalité maintienne une valorisation possible de l'indétermination – les jeux veulent profiter des aspects aléatoires – semblerait suggérer

⁸ Descombes (2004, pp. 173-74) soutient que « la conscience de soi ne consiste nullement dans une donation de sens de soi à soi, mais dans la capacité qu'il possède de déterminer ce qu'il fait effectivement. L'agent est conscience de soi, non parce qu'il aperçoit ses propres états, mais parce qu'il sait à quoi tendent ses efforts. Il le sait parce que c'est à lui d'en décider ». C'est l'« autorité discrétionnaire » du sujet qui établit qui seul peut être l'« agent de ses propres intentions » (*ibid.*, p. 172). Il faudrait alors éviter tout redoublement de l'observation (pas de spectacle intérieur) afin de penser que le projet de la subjectivité trouve son effectuation dans les intentions d'agir.

paradoxalement que la subjectivité se manifesterait d'abord par une revendication d'une sorte de droit à l'indétermination. En effet, le régime de *subjonctivation* nous a montré un sujet en tant qu'épicentre d'indétermination.

En se réservant le droit du "jeu" dans l'appréciation des interactions (la légalité oriente aussi les infractions) et dans la prise en compte du hasard, chaque instance intentionnelle s'opacifie sous le regard des autres⁹. Face à l'altérité, on commence par poser ou supposer une asymétrie intentionnelle. Le défi de la compréhension montre que l'intentionnalité délibérative se produit socialement comme un courant de sens sous-jacent, "karstique"¹⁰, qui émerge dans la surface discursive juste de temps en temps mais heureusement sillonnée par les usages (*potentialisation* de valeurs communes à travers les praxis). Bref, les acteurs sociaux, pris dans un réseau d'implications partagées, doivent élaborer un sens enfoui, cognitivement impénétrable, et sporadiquement émergent. C'est pourquoi, l'intentionnalité de deuxième ordre (celle qui vise les intentions d'autrui) ne donne que des résultats négatifs en ce qui concerne les délibérations réellement convergentes, ce qui problématise une intentionnalité *agentive* par rapport à ses marges de manœuvre dans un espace cohabité.

La brèche modale entre l'autonome et l'hétéronome impose le recours aux institutions du sens car l'intentionnalité ne peut visiblement s'exercer ni de manière continue, ni de manière unilatérale et solipsiste. Pour une sémiotique des pratiques, l'intentionnalité – qui devrait par principe qualifier une *subjectivité à part entière* – n'est que le résultat d'une projection et d'une redistribution des aléas intentionnels. En ce sens, l'intentionnalité du sujet a sa propre complexité, non seulement parce qu'elle implique une conscience réflexive, mais aussi parce que cette dernière participe à la trame dialectique entre des aléas intentionnels et des intentions instituées. La subjectivité est alors le résultat d'une "culture" de l'intentionnalité, qui doit s'autonomiser d'autant plus qu'elle découvre ses implications dans des donations de sens institutionnelles, médiées par un environnement sémiotique.

3.3. L'équilibre intentionnel comme moteur de la signification

Le sujet "moral" revendique un *je* tandis que ses parcours intentionnels sont canalisés en parcours de sémantisation (des *mœurs*) qui évitent une ingérable ouverture des possibles du sens, si ce n'est un délire. La reconnaissance publique de la "subjectivité" relève donc d'un formatage des intentionnalités distribuées, une intentionnalité normée qui, dans sa nature sémiotique, montre l'interconnexion entre un environnement psychologique¹¹ et un environnement social.

⁹ Il faut reconnaître que le sens de chaque initiative conduite par une organisation dépend des relations qu'elle assumera dans le réseau des initiatives parallèles. L'ancrage de la signification d'un acte culturel sur l'intention originaire est une prétention immodérée et finalement illusoire. Cela dit, la débâcle dans la direction unilatérale du sens de l'agir intentionnel est aussi, en tant que source d'irritations, un facteur d'émergence d'une subjectivité.

¹⁰ La pertinence identitaire soulève une problématique actorielle et en effet, la dialectique entre les intentions qui s'expriment dans la trame de l'interaction et les intentions qui peuvent être souterraines dessine un renversement continu entre "effets-paysage" et "effets-acteur", c'est-à-dire entre distribution réciproque de rôles actantiels et centralisation actorielle des paradigmes d'action possible, entre horizontalité de l'efficacité négociable et verticalité des efficacités recherchées.

¹¹ La contingence de l'environnement psychique implique qu'il échappe, même *a posteriori*, à toute organisation intentionnelle.

En effet, l'intentionnalité doit être un courant qui, même sous-jacent, ne subit pas de déformations majeures entre son expression publique (éventuellement, à partir de l'intime) et son introjection à partir des *patterns* intentionnels qui gouvernent les rationalités admises. Le couplage entre sujet et sémiosphère, qui plonge l'intention dans un environnement culturel donné, évite la réduction à la fois à une conception idéaliste et à une prédétermination des trajectoires intentionnelles.

L'intentionnalité n'est pas ce qui manque encore à la compréhension d'un texte, mais ce qui va ajouter un manque constitutif à son "auto-compréhension", c'est-à-dire qu'elle ouvre un hiatus entre position énonciative et sens *intensionnel*. L'inachèvement du monde social trouve ainsi, grâce à une conception adéquate de l'intentionnalité, son couplage avec l'inachèvement du monde psychologique. Cet état de fait souligne que l'intentionnalité n'est pas une prétention de sens, mais un appel à une finalisation des valeurs qu'on ne peut pas accomplir, le discours restant une structure-passerelle vers des déterminations qui ne seront qu'intermédiaires et, dans le meilleur des cas, médiatrices¹².

Dans notre projet d'une sémiotique de l'expérience perceptive (Basso Fossali 2009 : 158), l'intentionnalité est ce qui ne peut pas faire référence à un paysage d'identités culturelles déjà données et qui a en revanche la tâche d'ouvrir l'instruction de "cas identitaires" et de suivre toutes les "enquêtes" encore "pendantes". Bref, l'intentionnalité est le corrélat des profils identitaires toujours inachevés¹³. De plus, une conscience intentionnelle ne peut qu'être partagée entre l'élaboration des initiatives (scénarisations pragmatiques) et la gestion de la contingence (scénarisations événementielles), ce qui se reproduit, sur le plan de la sémiosphère, entre des projets discursifs autonomes et l'exploitation des tendances sémiologiques en cours.

On voit bien alors que l'intentionnalité n'est pas un remplissement de sens unilatéral mais l'ultime formulation d'un équilibre entre des profils modaux endogènes et exogènes (perspective sociale) et/ou entre les deux pôles – *soi* et *moi* – de la subjectivité (perspective psychologique). Par rapport à la structure d'énonciation, l'intentionnalité survient comme une problématisation de la distribution des valences ; en effet, elle ne parvient pas à préciser et à saturer la signification discursive, mais au contraire elle donne au sens l'hésitation consciente de l'improbabilité de son caractère unilatéral (*ibid.* : 181).

En outre, l'intentionnalité est ce qui peut justifier la tension entre projection des valeurs à partir d'une prise de position énonciative et l'assomption d'un cadre de relations discursives qui symbolisent une condition qui n'est pas totalement contenue dans l'initiative prédicative (*hiatus autocommunicatif*). L'intentionnalité se projette pour se reconnaître autrement et continuer son cours. Prise dans sa duplicité constitutive ("positionnée" et "positionnante"), l'intentionnalité

¹² Umberto Eco (1979) a construit une sorte de triangulation sémiotique où l'*intentio operis* (l'apparat énonciatif de l'œuvre) fonctionne comme terme médiateur entre les intentions légitimement asymétriques de l'auteur (*intentio auctoris*) et du lecteur (*intentio lectoris*), étant donné leurs différents ancrages historiques, sociaux, et psychologiques. Les donations de sens des acteurs sociaux construisent une tension sémantique que les pratiques communicatives cherchent à régler dans l'espoir que la relation élastique entre ces trois pivots intentionnels ne soit pas rompue. Pour l'approfondissement de cette question voir Basso Fossali (2006).

¹³ « La constitution [signifie] institution continuée *i.e.* jamais faite » (Merleau-Ponty 1955, p. 48) : « Il faut de l'institué pour qu'il y ait registre ouvert, histoire » (*ibid.*, p. 53).

peut en sortir seulement en embrassant une *tiéreté* (par ex., une instance énonciative impersonnelle) qui insiste sur des constitutions signifiantes à développer ultérieurement et qui alimente une transversalité du sens capable de fuir les déterminations causales unilatérales (d'une part, le délire d'un sens subjectif, d'autre part, la sclérose d'un sens normatif).

4. Le sujet entre dispositifs linguistiques et projet de soi

4.1. Le sujet entre promotion de sens et symbolisation

Le processus intentionnel local (*intentionnalisation*) est fragile à cause de son caractère ponctuel, parfois épisodique ; l'intentionnalité est délicate car son implémentation effective est toujours largement inachevée, en partie déléguée et susceptible d'effets secondaires imprédictibles. Il faut réduire l'idéalisme du premier, tout comme il faut reconnaître que la seconde n'est qu'un cadre idéal d'inscription des valorisations et des projections dans une piste de rationalité plus ou moins institutionnalisée. Par ailleurs, la constitution intentionnelle de la subjectivité est un élan affirmatif qui ne peut pas trancher ses relations avec sa *chair compulsive* : la *mnémè*, en tant que souvenir qui survient dans les espaces mentaux sans le *vouloir*, mais aussi le *sans vouloir* (instinct ou accident), le *sans le savoir* (talent ou inconscient), le *sans le devoir* (spontanéité ou automatisme). Ainsi, le sujet se révèle à la fois le protagoniste des institutions de sens et l'instance la plus réfractaire à ces dernières.

La tenue cohésive et la composition optimale d'une subjectivité négociable relève d'une narrativisation sociale de ce que veut dire "être un sujet". Nous pouvons à cet égard proposer de manière synthétique une série de concepts opératoires. Dans la narrativisation de l'expérience qui structure la vie communautaire, (i) l'identité fonctionne comme une structure indiciaire ouverte qui, si elle est nominalisée, fonctionne comme une cataphore ; (ii) l'individualité scinde l'identité *spécifique*, qui reste soumise à des traitements indiciaires, et l'identité *numérique*¹⁴, laquelle devient la revendication pure du privilège du *soi* et de l'intangibilité idéale du *moi* ; (iii) paradoxalement, du fait d'un repliement privé de la subjectivité narrative, le privilège du *soi* et l'intangibilité du *moi* s'élèvent au statut de biens sociaux, respectivement en tant que *face* et *chair* ; (iv) ces dernières produisent une dialectique qui pousse la subjectivité à osciller constamment entre l'*idéalisation* du *soi* et l'affirmation du *caractère incoercible* du *moi*.

Ce que nous voulons défendre n'est pas la possibilité de déterminer les pivots de la narrativisation de la subjectivité, mais l'idée d'identifier des réactions en chaîne qui conduisent vers une distribution complexe des phases d'aspectualisation de l'acteur, notamment les pertes et les gains qui conduisent à la "délicate" socialisation du sujet.

¹⁴ Selon Prieto (1990), il faut distinguer l'identité *numérique* qui est définie par un exemplaire d'un objet et l'identité *spécifique* de ce dernier qui est l'ensemble des propriétés qui définissent son identité idéale ou programmatique. L'identité numérique est préservée par un *individu* (dans l'acception philosophique du terme) qui peut perdre occasionnellement une partie de son identité spécifique ; l'identité spécifique peut être reproductible à travers des exemplaires substitutifs de l'exemplaire original perdu. Bien évidemment, les cultures règlent de manière différente les relations entre identité numérique et identité spécifique. Par exemple, dans le régime autographique, on veut préserver l'exemplaire original d'une œuvre, même si fragmentaire et la restauration peut intervenir seulement à la condition de connaître précisément l'identité spécifique qui était solidaire à l'identité numérique de l'œuvre au moment de sa production.

L'autoréflexion du sujet va de pair avec l'évaluation des reflets de son image et des réverbérations de sa voix dans les espaces sociaux. Au fond, une subjectivité émerge comme construction sémiotique d'interface entre l'environnement psychologique et l'environnement social à partir de la *symbolisation*, c'est-à-dire de la rétroaction des énoncés sur les sujets énonciatifs (producteurs ou interprètes). L'amplification sémiotique d'une subjectivité phénoménologique relève de cette caisse de résonance. Même quand il est possible de constater l'affirmation d'un ancrage (le *moi*) ou la revendication d'une "privatisation" (le *soi*), la subjectivité sémiotique est toujours le fruit d'un aller-retour entre un projet et sa symbolisation.

On pourrait estimer que les échos d'une subjectivisation affichent immédiatement son caractère paradoxal. Les mouvements d'*intimisation* impliquent toujours une *extériorisation* (en discours) et une *externalisation* (le soi défini à partir de l'entour) qui ne peuvent, dans ces domaines externes, que rencontrer l'intimité d'autrui. Bref, l'autoréalisation affichée d'un sujet auto-conscient masque toujours une *problématisation*¹⁵, entendue comme la concurrence et l'ajustement avec des mouvements divergents ou altérants. La subjectivité ne peut que "mettre en avant" un *soi* en tant que projet ; et de ce fait même, elle renonce à la ferme consistance que lui donnerait la seule reconnaissance de soi dans les rôles actantiels déjà joués. Le soi projeté est réverbéré dans l'entour à travers des images qui appellent à une appropriation ultérieure, mais toujours imperfective, vu leur prolifération. Cela revient à explorer l'impossibilité d'un sens "plein de soi", et le soi en projet ne peut avancer qu'à travers l'inscription des intentions dans une sémiosphère, qui seule peut garantir des retours symboliques. Comme le sujet perceptif gère la dialectique entre scénarisations pragmatiques et scénarisations événementielles (cf. supra), le sujet pratique doit gérer promotion du sens et symbolisation rétroactive : l'épaisseur subjective relève de l'écho entre ces deux sources signifiantes.

Le sujet ne peut pas échapper à la signification publique, ce qui ne veut pas dire qu'il faille réduire les tentatives d'émancipation intime à des efforts d'émulation à l'égard des modèles valorisés par la masse sociale. La double contrainte consistant à "se mettre idéalement à l'écart" pour pouvoir participer concrètement à la vie sociale en tant que *je*, donne à la mission d'*être soi-même* un caractère aporétique, ce qui peut suggérer aussi des solutions extrêmes : d'une part, l'*aliénation* qui éviterait ou guérirait les blessures symboliques causées par une surexposition de la subjectivité, pendant une affirmation de soi vouée à l'échec ; d'autre part, un *égotisme* qui débouche, comme le signale Ricœur, dans un intenable titanisme¹⁶.

Ces polarisations extrêmes indiquent quel est le lieu commun de la subjectivité « ordinaire » : celui des formes problématiques et hybrides, caractérisées par des tensions et des va-et-vient entre deux tendances. On trouve alors (i) des pathologies de la subjectivité relevant d'un excès de prétentions (vers l'égotisme) ; (ii) des formes de renonciation relative et apaisée à la véritable tenue d'un projet de subjectivité (vers l'aliénation), ou encore (iii) des formes de simple

¹⁵ On signale, à ce sujet, la contribution de C. Taylor (1990), même si notre argumentation ne va pas dans la même direction.

¹⁶ « Le titan jure de cumuler sur ses larges épaules tout le destin de l'humanité [...]. Le second vœu de la liberté absolue est celui de la transparence totale. Ceci est troublant : faut-il avouer que le "connais-toi toi-même" peut devenir une forme du titanisme, quand il n'est pas tempéré par une tenace patience à l'égard de ses propres ténèbres ? » (Ricœur 1949, p. 436).

revendication (dans un sens ou dans l'autre) quand son inachèvement constitutif n'a pas trouvé d'équilibres acceptables, voire satisfaisants (vers le velléitarisme, pour reprendre un terme cher à Roland Barthes).

Aujourd'hui, on peut observer qu'une emphase particulière est mise sur la subjectivité en tant que réappropriation radicale d'une identité qui n'est définie ni à partir de l'entour socioculturel, ni à partir de la nature. En ce sens, on peut parler d'un caractère subversif de l'identité subjective, qui ne peut pas être questionnée de l'extérieur et qui peut être réinventée par l'individu¹⁷. Ce débat mérite bien qu'une formulation critique de la subjectivité et de ses régimes de constitution puisse contribuer aux arguments à proposer, sans rester prisonniers de formulations implicites qui cachent des assomptions idéologiques.

4.2. Embarras et réponses linguistiques

On pourrait souligner ici que le terme "sujet" n'est que la reprise anaphorique et locale d'une problématisation spécifique d'une subjectivité en tant que projet pluriel et toujours inachevé. Le sujet vise et assume différents statuts dans l'institutionnalisation du sens, mais le discours même de sa recherche de légitimation est toujours accompagné par une subjectivité qui se compose et se recompose selon les différentes sollicitations de l'expérience, amplifiées par ailleurs par la réflexivité des langages. L'appréhension insatisfaisante de la subjectivité relève alors de cette impossibilité à assimiler sa version "contenue" (en discours) et sa version "débordante" (dans l'expérience), bien que cette dialectique tensive soit la motivation même d'un projet ou d'une aspiration idéale (être ou fuir soi-même).

La linguistique et la sémiotique pourraient se borner à étudier les représentations et les traces des instances locutrices dans les textes. L'objet d'étude serait alors le suivant : la diversité de stratégies de réalisation en discours d'un vaste appareil de subjectivation des mondes possibles. Le problème est que l'instance d'appropriation d'une langue se restructure elle-même autour de la grammaire, de la littérature héritée mais aussi du discours qui habite le présent. L'énonciation est à la fois ambition de subjectivation (chaque élément en discours renvoie potentiellement à l'instance énonciative) et résistance au formatage normatif de la langue.

Par ailleurs, la subjectivité agentive et la subjectivité réfléchie (cf. supra) ne correspondent presque jamais (il y a une tension élastique entre différentes intentionnalités signifiantes) ; la symbolisation empêche de réduire la subjectivation aux traces de l'énonciation sur la surface discursive ; de plus, la subjectivité linguistique n'est pas nécessairement le seul modèle disponible de subjectivité. L'embarras à traiter la subjectivité de la part d'une sémiotique strictement liée à la réflexion sur les langages se traduit dans des positions extrêmes et inconfortables, telles que, d'une part, une théorie de *l'expression intentionnelle*, et d'autre part, une *théorie des simulacres*, où le montage d'une subjectivité idiolectale se produit à partir des stratifications et des résidus de la parole sociale.

Certes, au-delà de l'embarras théorique face à une subjectivité qui peut être abordée soit comme un *input* ("intrante"), soit comme un *output* ("extrante"), personne ne peut nier l'impact

¹⁷ Sur le caractère subversif de l'identité, on peut renvoyer le lecteur à des contributions sociologiques comme celle d'Elliott (2007).

des médiations linguistiques sur les formes différenciées de subjectivité culturelle et sur leurs conceptualisations. La morphologie des langues nous apprend une variété considérable de marques et de mises en présence de l'énonciateur, mais les indices de subjectivité peuvent aussi être portés par l'intonation, par des sélections coordonnées sur le plan prosodique, ou des distributions de choix lexicaux, ou encore des effets d'inversion de l'ordre syntaxique normalement utilisé.

La fonction grammaticale des pronoms peut limiter la discussion à la négociation de la « personne » discursive, mais Benveniste a bien montré que ce formatage n'est jamais indépendant, dans un discours réalisé, d'une projection de la scène phénoménologique où le locuteur est inscrit.

Le discours ne vient que gérer une condition subjective qui est déjà une problématisation des valeurs en expérience. Les médiations sémiotiques offrent d'aider l'appréciation et la gestion de la congruence entre les résonances internes à la *corrélation de subjectivité* (Benveniste 1966, pp. 231-32), où la prééminence des instances (*je* ou *tu*) change selon que l'on met l'accent sur la constitution de la scène actantielle ou sur l'intimisation de la charge actorielle. Si les incongruités locales motivent encore une résistance en faveur du développement d'une cohérence et d'un sens narratif, les congruences s'offrent en revanche comme des syncopes et des syncrétismes qui simplifient la subjectivité à tel point qu'elle peut se présenter de nouveau, soit comme une instance affective directe qui n'a aucune nécessité de recourir à une prédication d'auto-attribution (elle dit tout simplement « je souffre »), soit comme une instance de jugement qui s'objective comme paramètre transcendantal (« je n'arrive pas à m'exclure »).

4.3. Subjectivation unifiante et prestation imaginative

Si on parle d'une scène extrinsèque pour ancrer une subjectivité qui n'est pas seulement linguistique, l'option phénoménologique peut être remplacée ici par celle du théâtre de l'esprit, c'est-à-dire par la prestation cognitive ou affective du locuteur ou de l'interprète. L'imagination nécessaire pour saturer des éléments implicites ou pour donner un cadre conceptuel opportun aux informations textuelles est souvent assumée comme la mobilisation d'une subjectivation. Cette dernière peut être lue alors comme une contextualisation (mise en situation des potentialités linguistiques) et donc comme le processus nécessaire afin de passer du contenu propositionnel au contenu textuel et pragmatique (Traugott 1995).

On voit immédiatement que le recours à l'imagination accompagne largement la reconstruction des valences modales, et donc la lecture même est une compénétration des modèles de subjectivité, sans pouvoir dissocier totalement le modèle appris et le modèle prêté. La tenue d'une subjectivité relève d'une compatibilité, voire d'une congruence paradigmatique et d'une plausibilité syntagmatique. Bref, la recherche d'un champ subjectif tend à l'amalgame, au détriment de la discrimination des héritages et des voix énonciatives.

Lyons (1982) a souligné non seulement les ressources structurales de la langue comme potentialités d'expression des aptitudes et des croyances des locuteurs, sans qu'on puisse réduire cette expression de soi à une assertion d'une série de proposition (*ibid.*, p. 102-04). Il a

mis aussi en évidence une sorte de compétition entre des modèles intra-discursifs de subjectivité qui s'aident réciproquement à s'affirmer :

« dans la représentation littéraire du style libre indirect, la subjectivité est plus patente que dans d'autres styles car "on doit faire appel à deux sujets de conscience différents, le locuteur et une autre personne"¹⁸» (Finnegan 1995, p. 6).

Plus généralement, l'expérience subjective est celle de la conversion et de l'intégration entre des plans de signification, qui restent néanmoins analysables et synthétisables, selon un va-et-vient entre développement ultérieur et reconstruction, projet et symbolisation.

4.4. *Le sujet entre techniques et vocations*

Face aux mille profils identitaires auto-attribués ou imputés, le sujet pourrait se présenter comme une tension sélectrice et une résistance finale, une décantation de soi (Jullien 2017a). Mais à l'horizon-sujet, on pourrait opposer sa condition d'existence. Le sujet avance vers soi comme dans une « renverse du souffle »¹⁹ constante : d'une part, des épreuves de sujétion, d'autre part, des inscriptions de soi.

Foucault a indiqué une forme d'appréciation de cette inversion de souffle dans l'aveu, parfois énoncé par assujettissement, mais aussi parfois par subjectivation maximale. La différence entre les deux directions de l'aveu s'amenuise si on constate qu'elles participent toutes deux de dispositifs sociaux et de tactiques pour une constitution performante du sujet, ce qui ne peut qu'allécher les individus. On arrive alors à reconnaître des *techniques de soi* : « des procédures comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et cela grâce à des rapport de maîtrise de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi » (Foucault 1981, p. 1032).

La connaissance des procédures inspire des ruses pour dé-institutionnaliser le soi, et finalement elle peut même ouvrir en négatif une institutionnalisation restrictive, mais libre de l'appropriation de soi.

Aux visions "directes" (projet) et "indirecte" (résistance) du sujet, on peut ajouter une troisième forme, celle de l'interposition, d'un sujet "diagonal", contraint à profiter transversalement de différentes ressources et de divers plans de consistance actorielle. À partir de cette perspective, le sujet serait constitutivement un "tiers" par rapport aux circuits identitaires, et l'acteur social ne pourrait réclamer un destin qu'après l'interposition médiatrice de ce tiers ("le *sujet* est un autre", pour décliner diversement une maxime célèbre de Rimbaud).

¹⁸ Lyons (1982, p. 120) cité dans le texte de Finnegan (1995, p. 6).

¹⁹ « Renverse du souffle » renvoie évidemment à *Atemwende* de Paul Celan, qui est lui aussi un appel à résister. « Renverse du souffle » est le choix (discuté) de traduction fait par Jean-Paul Lefebvre pour « Atemwende ».

Dans la tradition sémiotique, les trois visions cohabitent avec quelques superpositions théoriques qui manquent de clarté. Déjà, pour Benveniste, la référence prééminente, le sujet est constitué à travers la langue, mais la subjectivité fait irruption en celle-ci.

La grammaire du *je* est déjà une technique du soi qui problématise tantôt la *constitution* subjective, qui reste inachevée, tantôt l'*irruption* de subjectivité, qui reste indéterminée. Si on pouvait affirmer que la scène praxéologique globale peut déjà assigner substrats et rôles, alors l'efficacité symbolique du geste énonciatif irait dans la direction d'une restructuration des pertinences. Placé en début de phrase, le *je* peut être valorisé par son aspect cataphorique et donc en tant qu'indice prospectif (Chauviré 2009, p. 118, note 2). Ainsi, le *je* grammatical « indique moins qu'il n'*instaure* » (*ibid.*, p. 119).

Avant tout, le *je* instaure en discours une sorte de centre de proclamation/réclamation identitaire qui fédère des environnements différents, mais avec une thérapie commune : une intentionnalité plate et distribuée. Non seulement le *je* est minoritaire, au-delà de sa verbosité éventuelle, mais il ne permet pas d'affirmer une observation de deuxième ordre sans reversement possible. On peut seulement montrer le *je*, l'exhiber, l'enchaîner dans une réflexion où la subjectivité se révèle sans préjugés de distinction, dans la trame de l'*énoncé*, comme dans le *plan de l'énonciation*.

Chez Wittgenstein on trouve toute la modestie d'un pauvre sujet réfléchissant à travers le langage. Le *je* a le privilège de certains coups dans des jeux, mais dès qu'il s'efforce de s'objectiver, il se trouve rebattu sur un autre jeu (*mille plateaux*) avec une légalité de valeurs différentes.

Ainsi, la subjectivité discursive est un peu suicidaire : elle est un peu partout, disséminée. Le sujet peut être vu alors soit comme un mythe, voire un mirage, soit comme une thérapie poétique. Une vérité « éthopoiétique » (Foucault 1983, p. 1237) pourrait être lue dans la trame des actes accomplis, la formation émergente d'un *ethos*, sans aucune autorévélation : le soi ne doit pas se révéler à soi, il doit se constituer. En ce sens, l'*éthopoiétique* de Foucault pourrait se souder de manière inattendue avec la vision wittgensteinienne du *je*. Mais cette soudure peut rencontrer d'autres positions radicales.

La monstration du *je*, son exemplification qui resterait locale et seulement ostensive de son rôle grammatical, est à la base de la contestation de Descombes (2004) sur son caractère réflexif (cf. Chauviré 2009, p. 124-25). Il y a seulement une *token-réflexivité* (au sens de Bar-Hillel), c'est-à-dire une manifestation réflexive du sujet dans chaque occurrence de "je" (*ibid.*, 125). Rien à voir donc avec une conscience phénoménologique. Il y a une « illusion référentialiste et une absence de considérations pragmatistes » (*ibid.*) dans la philosophie du sujet. Donc, le renvoi à soi serait fallacieux, tandis que le renvoi à la situation interactionnelle s'imposerait comme fondamentale. Cela n'est pas paradoxal car, pour ce qui concerne l'interaction, on mobilise seulement sa "grammaire", et donc la distribution des emplois du "je". Le sujet serait alors totalement immanent au langage : le *je* n'a pas de référence thématique stable (parfois c'est le corps, parfois la pensée, etc.) et en tout cas cette référence présumée se révèle être une construction linguistique.

« Quant à l'univers prétendument privé des sensations, à propos duquel on a construit toute une mythologie, Wittgenstein refuse de le dissocier de l'univers public des transactions langagières constatables. Notre langage ordinaire est parfaitement capable de prendre en charge nos impressions intimes, c'est-à-dire tout un aspect de la subjectivité, et de parler d'elles. En revanche, l'idée d'objet privé, qui résulte d'une projection de la grammaire physique sur la grammaire mentale, nous entraîne vers une mythologie de l'intériorité, sans jouer le moins du monde un rôle sémantique. » (Chauviré 2009, p. 147)

Cette citation peut résumer une quatrième option concernant le sujet : sa dissolution linguistique. Or, si la position de Wittgenstein n'est pas réductible à cette dissolution (cf. Wittgenstein 1948, §§ 816 et 820), ce qui nous intéresse est l'idée de tester une conclusion divergente, c'est-à-dire l'interposition du sujet face au courant immanent du sens linguistique, la suspension qu'il impose aux "armes" sémiotiques collectives. Wittgenstein estime qu'un langage privé n'aurait pas de règles, mais la forme de vie se positionne précisément là où n'y a pas de règles pour suivre la règle. Le *souci de soi* n'a aucune grammaire.

À partir du fait que la vérité intérieure est constitutivement *transformation de soi*, on peut apprécier l'opposition foucauldienne entre *souci de soi* et *connaissance de soi* (Foucault 1984). Or, cette tension compétitive entre les deux, cette oscillation, n'est-elle pas au cœur de la subjectivation ?

4.5. *Sujet collectif et image de soi*

Le « je dilaté » d'un *nous* à la recherche de ses limites (Benveniste 1966, p. 235) ne cesse jamais de relever d'une instauration et d'une mise à l'épreuve. L'identité a sa consistance dans sa *résistance*, mais le sujet, lui, doit continuer à exister même quand toutes les lignes de résistance sont abattues. Les proclamations/revendications identitaires et le glissement de pertinence des *unions* (Landowski 2004) ne doivent pas être une dispersion des projets biographiques et de leurs motivations historiques : cela est la première tâche de la subjectivité, qui assure aussi le caractère paritaire de *sujets* aux membres d'une *union*, d'un collectif capable d'intégrer les compétences et de catalyser un régime d'interaction holistique qui ouvre un potentiel inédit. D'ailleurs, les motivations de l'union ou de l'isolement ne sont que des sélections paradoxales dans un champ de *possibilisation*²⁰, c'est-à-dire dans la remédiation continue d'une illusion systématique.

Nous avons déjà parlé d'un rôle cataphorique du *je* discursif, même si son avènement peut se révéler "adventice", donc étranger, labile, temporaire. La subjectivation ne forme pas encore un sujet, comme si ce dernier avait besoin d'être détecté à travers une structure indiciaire qui irait au-delà des identités forgées discursivement. Mais le sujet discursif est aussi soumis à son soubassement grammatical, car l'actant-sujet est à la fois celui dont on épouse la perspective et

²⁰ La motivation est comme un bras tendu sur une montagne en reconfiguration constante pendant une escalade. Elle s'inscrit dans l'histoire comme un geste cognitif qui a eu sa niche résistante par rapport au caractère adventice de la conjoncture.

celui qui est pris dans un cadre actantiel, même au prix de la réception d'un rôle totalement passif (diathèse passive).

Le fait est que le sujet est à la fois instance formatrice de la phrase (focaliser un sujet signifie organiser la déclinaison de la scène) et instance formée sémantiquement par un verbe. Quant à l'observateur énonciatif, il ne fait que reproduire une condition subjective scindée entre principe de formation (mettre en perspective) et héritage d'une forme (assomption d'une position dans un scénario donné).

Le discours cherche sa cohérence pendant que son sujet est aux prises avec une rupture thématique récurrente. Si le *je* (at)teste son dualisme subjectif à travers l'auto-observation des formes données et des formes reçues, le *nous*, en problématisant le statut de la voix énonciative (d'un *délégué* valable pour représenter tous, au *chœur* de la tragédie grecque), propose une forme de dilution au *je* qui montre déjà la tenue équivoque de l'aspect inclusif ou exclusif.

Les agents de "disruption" sont déjà "couvés" sur le plan énonciatif : *imposition* d'une forme collective et *capture* par une collectivisation qu'on a seulement avancée. On pourrait dire que le discours n'est que le milieu de catalyses ultérieures de la subjectivisation, qui s'offrent à la complexification de la forme de vie des acteurs sociaux.

En effet, plongé dans une sémiotique permettant la circulation des traces biographiques des individus, le sujet doit gérer un échange d'*images* – en tant que reflets sociaux de soi – et d'*identités* – en tant que projets électifs ou rôles pleinement assumés. Il est évident que l'identité n'est pas étrangère à un tri et à un bricolage provisoire d'images ; en effet, une *image* de soi se donne comme profil identitaire réversible et cogéré avec les interlocuteurs (c'est le concept de *face* chez Goffman). Le sujet doit procéder soit à une intimité soit à une gestion extrovertie, tout en sachant que dignité et liberté de réalisation semblent toujours interconnecter jugement intérieur et approbation sociale.

5. Pragmatique de la subjectivité

5.1. Se débarrasser du sujet : face à ses ambitions ?

Le sujet participe, il se tient à l'écart ; il s'implique, il se masque ; il s'élabore en discours, il revendique une intériorité inéchangeable ; il centralise les appréciations, il cherche des organisations "exocentrées" en régime de coappartenance. Le vécu subjectif se décline dans la recherche d'un ancrage réel de ses motivations, et d'une motivation stable, aux plans différents de réalité.

Pourtant, le pragmatisme pourrait parvenir à élaborer une critique radicale de la subjectivité en montrant qu'elle n'est pas fonctionnelle : il *faudrait être l'action*, c'est-à-dire ne pas dédoubler les enjeux et les implications pour les suivre ensuite en parallèle sous forme d'auto-contradiction interne. Si « au commencement était l'action » – phrase célébrée tirée du *Faust* de Goethe –, alors l'évolution de la conscience, à travers l'introjection des médiations sémiotiques, peut énoncer des modalités sophistiquées de réflexion qui ne sont plus pénétrables à elles-mêmes (c'est-à-dire par *intuition*).

Francisco Varela (1992) a fait la proposition de considérer la cognition comme action portant sur ce qui manque ; elle est alors un remplissage intentionnel tout à fait particulier car il se concentre sur les défauts d'appréhension, sur les lacunes de signification, sur des aspirations. Cette opération de suture s'applique à une modélisation immédiate de la réalité : en effet, on pourrait soutenir que paradoxalement le domaine de l'existence physique est secondaire par rapport à l'immédiateté dans laquelle vit l'observateur humain, même si dans l'explication de l'activité d'observation, l'observateur humain naît du domaine physique (Maturana 1990, tr. it. p. 124). Comme l'objet immédiat chez Peirce, l'immédiateté est pour l'observateur la vie à travers les médiations qui permettent des distinctions à partir du couplage avec une sémiosphère.

Sans aucun doute nous pourrions immédiatement réagir en disant que la montée en complexité des observations ne peut que réduire et problématiser cette immédiateté. L'unité de l'observateur, même avant l'advenue d'une auto-conscience, est déjà le fruit d'une *rentrée* des distinctions réalisées à partir d'un domaine expérientiel partagé sur les instances perceptives qui les opèrent. Mais cette différenciation d'observateurs à partir d'un terrain commun ne doit pas obscurcir une question très importante et qu'une théorie des systèmes ne pouvait qu'affirmer presque implicitement : l'émergence de l'observateur s'inscrit dans une heuristique opérationnelle. On peut apprécier immédiatement les conséquences pragmatiques de cette affirmation : chaque immédiateté d'observation, à n'importe quel niveau de complexification réalisé par application récursive de modélisations linguistiques, tend à préserver en mémoire la contrainte de l'opérativité. Le couplage à garder prévoit en effet que les distinctions opérées sur les domaines traités par les jeux de langage soient en mesure de garantir la position distinctive de nos opérations-mêmes. L'observateur est un effet de ce couplage, et notamment du besoin maintenu d'une congruence opérative, comme le rappelle Maturana :

« Que les entités réalisées dans nos explications doivent forcément avoir une présence inévitable dans notre domaine d'existence, c'est parce que nous nous réalisons en tant qu'observateurs dans l'espace des cohérences opératives qu'elles-mêmes définissent pendant que nous les distinguons » (Maturana 1990, p. 27, nous traduisons).

À notre avis, la congruence des distinctions bilatéralement opérées l'emporte sur l'exigence d'intégration et de cohérence du plan de la réalité négociée, la totalisation du cadre étant impossible. Le fait de souligner que l'on tend à préserver une heuristique opérationnelle entraîne que l'on sait parcourir les domaines de valeurs instaurés, sans pouvoir contrôler immédiatement toutes les conséquences des pertinences d'observation choisies. D'une part, cela ne peut que limiter les prétentions des institutions de sens, d'autre part, ce manque de contrôle constitue la condition de la préservation de l'aventure, de l'extension des identités (personnelles et communautaires) et de l'environnement de couplage.

Le rétablissement du couplage à chaque modélisation suggère ainsi qu'il n'y a nullement besoin d'unité complète de la conscience et de l'environnement, ni en amont, ni en aval. L'actant observateur en fait l'économie. La reproduction d'une heuristique opérationnelle

avance avec le mythe de ce qui lui manque : une méréologie déployée et évidente. Les plis de l'intimité résultent de la conscience de ce défaut d'intégralité qui affecte l'heuristique opérationnelle et qui se reflète aussi sur l'opérativité de la cognition abstraite. Il n'y a aucun besoin de penser que l'intégralité méréologique du sujet ou de l'objet est transcendante ; cela ne laisserait aucune échappatoire.

La multiplication des plans de pertinence nous montre le désir de recommencer à établir des heuristiques opérationnelles : on intègre un plan de pertinence à l'autre tout en sachant l'impossibilité d'une intégration totale, ce qui implique que l'on cherche tout simplement la tenue de certains modèles intégrateurs de soi et de l'environnement. La répartition de ces opérations sur plusieurs zones (ou plans) permet de cultiver de manière différenciée les domaines de valeurs distribués sur plusieurs circuits d'ambition.

La mise en valeur de l'action, même l'action cognitive, ne semble pas nous convaincre de faire l'économie de la notion de *sujet* ; au contraire, cela donne à ce dernier une justification théorique encore plus fine, même si inhabituelle. Avoir une autoconscience veut dire assister les processus d'intégration imperfective de la conscience de premier ordre en dirigeant l'observation tantôt vers des zones de coagulation du sens, tantôt vers des marges où pointe l'indétermination. La *mnémè* ou la compulsivité de la perception montrent que l'auto-conscience ne centralise pas tout, ni même qu'elle se positionne toujours au centre. Elle est plutôt un effort de recentration par rapport à l'exploration d'heuristiques opérationnelles alternatives, fussent-elles concrètes ou abstraites.

Le *soi* reste la meilleure des hypothèses, voire la seule qui puisse garantir une certaine *ambition*. Le terme "ambition" est lié étymologiquement au verbe latin *ambire*, dont la signification originale est "aller autour" et qui était normalement employé pour souligner l'activité d'approcher les autres afin d'obtenir leur vote. Bref, le *soi* est une *ambition centralisatrice* qui peut se distribuer (par extension du *je*), s'apaiser (par méditation) ou être contestée (le *moi* somaesthésique ou viscéral).

Le *soi* a le sentiment d'avoir une sorte de droit de préemption sur des terrains préorganisés afin d'édifier des ambitions identitaires. L'ambition n'est pas une construction modale, mais convoie l'idée d'un cercle agrégateur autour de l'émergence des modalisations. L'ambition est comme un "corral", une enceinte défensive organisée dans l'*orient* sauvage de la conscience de premier ordre, avec la perspective de sauvegarder une direction de voyage, voire un destin personnel. Le *vouloir* émergent (pulsion) peut être transféré vers une assise modale plus vaste et informée par des contraintes déontiques et des appréciations épistémiques ; il devient alors « vouloir délibératif » ; ou bien, l'ambition peut se manifester comme effort de s'en tenir à l'authenticité de la pulsion, opportunément rachetée en tant que *désir*. L'ambition établit des circuits internes dans lesquels faire décanter des instances de signification et faire émerger ainsi des écarts en ce qui devrait être une continuité de reflets²¹. Elle opère par paradigmes et

²¹ L'ambition de s'entendre est strictement liée à l'impossible unilatéralité de la position d'énonciateur : « Je ne suis une première personne que dans la mesure où j'en suis également une deuxième, de la même manière que les sons que j'émetts ne deviennent parole que dans l'écoute » (Rastier 2018, p. 230).

domaines internes, ce qui l'oppose à l'aspiration en tant que circuit syntaxique et extraverti de manques, d'objectifs à atteindre.

L'ambition mesure une « ampleur » suffisante de la forme de vie de sorte qu'il y ait une dialectique entre *valeurs d'absolu* et *valeurs d'univers*, *valeurs opérables* (disponibles à l'initiative) et *valeurs opérantes* (contraignantes et hétéronomes), entre zone de confort et espace d'aventure. L'ambition est l'hypothèse vitale d'une proportion des confrontations, contre les excès de concentration ou de dispersion, de superfétation ou de pénurie, de servilité ou d'incoercibilité.

Ensuite, cette ambition est comme une voix reconnue, qui ne manque pas de moments de silence, là où il est possible de profiter de la conscience de premier ordre et d'adhérer à celle-ci pour une présence plus "épaisse". Cela dit, la ténacité de l'ambition à imposer sa voix peut aussi devenir une obsession, continuité du monitoring de soi, selon une observation de deuxième ordre qui gèle les modalisations par rapport auxquelles on voudrait s'installer en tant que maître de notre propre destin. Ainsi, l'ambition de l'*ego* peut désertifier l'*orient* de la conscience, qui n'a alors plus rien de sauvage ; l'*ego* peut, dans ce cas, se découvrir intérieurement pauvre (la volonté d'appropriation ne peut plus compter sur un vouloir propre, surgissant et intime). L'ambition de *soi* (être sujet) devient alors une pathologie, une syntaxe compensative, voire consolatrice d'aspirations de conquête.

L'ambition ainsi conçue est probablement la principale remédiation intérieure à l'identification du sujet à l'action, mais aussi la première victime de cette correspondance forcée. C'est pourquoi elle n'affirme pas le sujet, mais la souffrance endémique de son statut identitaire. L'*ambition de soi* mesure l'équilibre de cette condition précaire sans avoir des paramètres fiables ; ainsi, ses vertus compensatrices sont assez labiles, vu qu'elle est encline à courir dans tous les directions, à essayer inutilement de saturer un espace d'interprétation de soi qui reste indéterminé, à tâtonner à la recherche d'une *ampleur de la vie* (Minkowski 1968, p. 376-77) qui devrait être définitoire de son individuation. La biographie du sujet émerge à partir d'une vulnérabilité du/au sens, et non des stratégies énonciatives qui pourraient confluer vers des patterns syntactiques, voire algorithmiques. Dans cette perspective, l'ambition trouve sa proportion²² interne dans la significativité qu'elle donne à ses lacunes et à ses erreurs.

5.2. *Le sujet et son mandat contradictoire*

Par rapport aux procédures d'identification des objets à travers une rubrique indiciaire dédiée (Basso Fossali 2009), le sujet intervient comme une instance prometteuse pour pouvoir défendre ce profilage identitaire comme revendication autonome. Mais les détails appartiennent à un tissu biographique, chacun représentant une intersection spécifique entre thématization et occasion, parcours autonome et passage à travers une hétéronomie. La reconnaissance d'une subjectivité n'est pas encore l'appréhension de sa profondeur généalogique.

²² Nous avons montré ailleurs (Basso Fossali 2017, pp. 484-500) comment la résolution des disproportions peut être un « moteur » alternatif de la narrativité en concurrence avec la résolution des manques. En ce sens, une écologie sémiotique problématise la proportion des ambitions du *soi* en tant que *sujet de* mais aussi *sujet à*.

On lutte alors pour la dignité du sujet contre l'érosion de son capital biographique, contre l'amnésie et même contre les dégâts du temps ; on ne s'arrête pas même face à l'inconscience du sujet concerné ou à sa mort. Le sujet instaure une économie symbolique de l'identité en indexant ses failles et ses subversions. Il s'ouvre à la sculpture de soi-même, même si ses mille portraits peuvent devenir à ce point hétérogènes que le moteur de l'identification s'allume continûment sur d'autres pistes et tourne parfois à vide.

Le sujet est alors l'inscription publique d'une intolérance (revendiquée de manière autonome ou affirmée par un observateur externe) à la ré-identification exacte. Ainsi, le sujet a un capital identitaire susceptible de pertes, de réinvestissements, de faillites, mais il ne coïncide jamais entièrement avec des attributions de qualités.

Le fait d'être reconnu est fondamental pour la dignité du sujet seulement en tant que potentialité. Le vol des documents personnels fait émerger l'importance de l'institution publique de l'identité. Cela dit, le vol d'une petite partie de sa propre biographie est une atteinte au sujet bien plus intime. L'histoire peut être reformatée selon des enveloppes identitaires différentes (on peut se réinventer), mais si les matériaux biographiques n'appartiennent plus exclusivement à une identité définie, alors le "jeu" entre des pôles identitaires – *idem* et *ipse* – fonctionne à vide.

Cela montre que dans le sujet la solidarité entre identité *numérique* et identité *spécifique* (Prieto 1990) est l'arrière-plan d'une herméneutique du sujet pour laquelle transformation et pluralisation affectent aussi bien l'*idem* que l'*ipse* (Ricœur 1990).

La vulnérabilité du *moi* s'offrirait comme un enracinement de l'identité numérique en-deçà de la loi ; elle serait à la fois fondatrice d'un socle "intraitable" et revendicatrice de distinction en elle-même. Pourtant, l'attribution d'un corps inviolable, donc par principe "intangibles", relève déjà de l'autorité du sujet sur sa manifestation matérielle. D'ailleurs, après la mort, cette autorité s'affirme comme respect de la parole écrite, de la mémoire de ses actes, du legs. Le sujet n'est qu'un appel contradictoire à la tenue identitaire liée à un corps et à la liberté de continuer à exercer son interposition médiatrice sur la parole.

Ainsi, si (i) l'*explicitation* est le déploiement des potentialités internes d'un texte, (ii) la *compréhension* est la réinsertion de ce texte dans un corpus où il entre en résonance avec d'autres actes de parole attestés ; (iii) l'*appropriation* est la mise à l'épreuve de la portée d'une parole à partir d'une implémentation subjective, là où l'on mesure la dialectique entre la résistance identitaire à l'introjection d'une altérité et la faculté de s'interposer et d'opérer ainsi une discontinuité dans l'héritage.

En production et en interprétation, on constate que la subjectivité est une sorte de mandat contradictoire à respecter les enracinements dans une culture de l'héritage qui ne pratique que des réappropriations.

Au fond, le sujet n'est qu'une dissidence des formes à cause de l'intersection de principes hétérogènes ; il est à la fois formé et formateur, instance individuée et projet inachevé. Dans l'interposition réciproque des formes reçues et des formes données, le sujet ne peut que faire l'expérience du doute s'il faut réunifier les modèles ou les ouvrir le plus possible. Et dans cette ouverture éventuelle, il y a aussi l'émergence de la dimension sociale de l'identité, le "souci d'un

soi collectif”, la sensibilisation à un corps commun qui reçoit son périmètre dans le partage d’une condition existentielle, parfois électorale et fondée sur des idéaux.

On teste sans arrêt la tenue de plusieurs identités privées et collectives et quand on se pose la question « De quelle histoire suis-je l’œuvre ? » (Descombes 2013, p. 253), le tissu narratif peut bien présenter un fil discursif, mais sans éliminer l’hétérogénéité de départ. C’est pourquoi l’histoire interroge le sujet, une pure identification n’étant qu’un déploiement inerte de soi qui n’a pas accepté de faire face à une compréhension. Celle-ci ouvre “archéologiquement” les paradigmes des possibilités conjointes aux actions et aux événements effectivement réalisés par le passé.

5.3. L’interposition du sujet

Le sujet est caractérisé par une dialectique entre formation reçue et forme donnée qui doit se reproduire socialement là où les identités ne sont que des “verbes” tout à fait particuliers, des micro-scénarisations actuelles (*dramatis personae*) où l’on a potentialisé les rôles actants. Le sujet a la tâche d’activer les identités comme s’il était compénétré par celles-ci ; dans le même temps, le sujet est une épreuve de consistance de l’héritage culturel qui s’affirme seulement en tant qu’interposition entre des formes identitaires déjà en circulation.

Le sujet semble revendiquer également une affirmation de soi “extra-formelle” ou en tout cas positionnée dans les interstices entre plusieurs domaines de la sémantique sociale : sur le plan de la plénitude du vivre, du sentiment de liberté, du bonheur, du plaisir. L’interposition peut s’affirmer aussi en tant qu’arrêt de la transmission, intransitivité d’une scénarisation actuelle.

Comme pris dans une double contrainte, le sujet ne peut que s’affirmer et gérer sa condition au-travers des profils identitaires ; pourtant, il peut éprouver sa satisfaction²³ seulement de manière contingente, comme esthésie ou geste intransitif. Ainsi, la finalisation de l’existence semble être constitutivement partagée entre capitalisation et dépense informelle, à tel point que la vision destinale est suspendue de manière contradictoire entre cohérence de parcours et intermittence du plaisir.

Il ne faut pas en tirer la conséquence qu’il n’y a que des sujets tourmentés, ce qui serait une banalité et une erreur. Il faut souligner plutôt que le versant indomptable du sujet réclame un versant dormant, ce qui permet de corréliser activation et neutralisation par rapport aux mises en scène identitaires et aux dépenses pures. Bien évidemment, l’alternance des conditions d’activation et de stase n’est en aucun cas homologable à l’opposition entre conscience rationnelle et pulsion inconsciente (le plaisir peut tout à fait être soit avisé, soit une conduite totalement incohérente), mais elle est probablement un facteur de constitution de l’inconscient.

Comme pour opérer une sorte de thérapie de cette alternance, aujourd’hui on mobilise une *identité* qui est à la fois corporative et singulière : un *nous* projeté et un *je* toujours indiscutable de

²³ « L’individu se définit en déclarant ce qui, à ses yeux, fait partie de son identité. Mais ce qui fait partie de son identité, c’est cela dont lui-même fait partie. En représentant ses liens humains comme des composantes de son identité, il fait valoir que son droit à la satisfaction subjective *en tant que particulier* l’autorise à inclure le fait de son individuation contingente dans sa définition de lui-même » (Descombes 2013, p. 253-54).

l'extérieur. Le souci de *soi* s'est transformé en une disponibilité du *moi*, ce qui semble autoriser l'identité communautaire à fuir les périls de l'"identitarisme", lequel est normalement lié à l'absolutisation du *nous* et à l'indisponibilité du *soi*. Il reste à voir comment on peut donner une forme singulière à ce qu'on devrait seulement "dépenser" (vivre) ou si enfin le résultat n'est qu'une institutionnalisation ultérieure des identités obsédées par une matière qui se plie de manière inédite, voire insoupçonnée, à des formes nouvelles.

Il est possible que le caractère fascinant de l'interrogation – elle peut devenir une forme de vie – soit le point d'équilibre entre le tracé identitaire et la dépense : une suite cataphorique de demandes, ponctuée par des réponses qui font sentir leur absence ou leur impertinence. Voilà une subjectivité en pointillé.

6. La légitimation du sujet

6.1. Paradoxes et doubles contraintes dans la négociation de la subjectivité : l'intime

On peut donner à la subjectivité un statut institutionnel, comme la *personne juridique*. Celle-ci est l'imputation d'une autonomie de conscience interprétative et de délibération qui toutefois est mobilisée selon des rôles cognitifs et affectifs liés à des modèles de rationalité et de sensibilité stéréotypés, ou tout simplement régulateurs d'une gamme de conduites plausibles. La subjectivité serait alors traitable institutionnellement seulement si elle est progressivement épurée de ses caractéristiques insondables, et contestée dans ses prétentions de singularité radicale.

Pourtant, la finesse herméneutique est souvent réattribuée à l'intelligence et à la sensibilité de l'interprète institutionnel. Mais, alors, tout se passerait comme si l'autorité d'une singularité pouvait s'imposer au détriment d'une autre. Par contre, le véritable respect de l'*autre* serait le désistement de toute prétention à comprendre la position de ce dernier au même niveau, voire mieux que lui.

D'une part, la subjectivité ne peut pas se constituer en-dehors de l'altérité qui la reconnaît et qui la réfléchit ; d'autre part, la valeur ajoutée de la subjectivité par rapport à d'autres subjectivités relèverait de l'intimité de son apport, voire de sa spontanéité créatrice, ce qui pourrait excuser l'asymétrie de sa singularisation.

D'une part, une personnalité subjective est irréductible à l'auto-désignation (cf. Descombes 2004, p. 146), d'autre part ce en quoi les subjectivités peuvent se reconnaître est une intimité inéchangeable.

Pourtant, l'intime est "intimé" deux fois : par appropriation nécessaire de sa propre *chair* et par correspondance exhortative à l'intimité d'autrui. Il n'existe aucune priorité entre *réclamation* et *appel* à l'intimité, mais plutôt une dynamique d'*inter-appropriation* qui nous intime d'avoir une intimité.

Paradoxalement, l'intimation à répondre en tant que sujet intime dépasse toute prétention autarcique d'un sujet. La proprioceptivité ouvre la signifiante d'une exposition à soi, l'inter-appropriation invite à creuser un écart et une profondeur. Ce double régime semble rompre avec un idéalisme cognitif du sujet, joué seulement sur des attributions et des imputations. En

même temps, ce double régime n'est pas homologable avec une séparation entre le sensible et l'intelligible. Au contraire, dans la suture proprioceptive, il est possible de retrouver l'*énaction* du calcul de l'action à partir du perçu, et dans l'inter-appropriation, l'*énaction* d'une affectivité responsable à partir d'une interpellation.

Pourtant, l'auto-questionnement « comment puis-je saisir le monde ? » est déjà une altération du régime de sens, un auto-positionnement qui présuppose aussi ses vertiges. L'auto-attribution d'un jugement va de pair avec la sensibilisation à une contingence interne, l'appropriation, avec la prise de conscience de la dépendance, et l'épistémologie, avec une agnotologie²⁴.

L'*être* accompagne la subjectivité comme un fantasme ontologique qui change sa nature, à la fois mémoire d'une origine et rappel d'un destin ; en effet, l'*être* serait en amont l'ossature de toute scène actantielle – un ordre pré-discrétionnaire – et en aval l'échelle de mesure d'une prédication qui va du constatif au démiurgique²⁵. La subjectivité va de pair avec le changement d'échelle des prédications, mais amène l'être à s'entremêler avec des sentiments de disproportion, des hésitations ou encore des attaques de modestie ou de titanisme. Bref, la question de la subjectivité émerge comme cadre d'appréciations du sujet, dans son étirement entre appropriation et dépendance des valeurs, organisation projetée et ordre émergent.

Les appréciations sont les résultats des médiations nécessaires pour dépasser l'opposition entre, d'une part, le quantitatif calculable et généralisable et, d'autre part, le qualitatif évaluable seulement de manière idiosyncratique. Ezio Melandri (1968) a indiqué ce dépassement avec une corrélation entre les deux versants qui les rend commensurables et exploitables pour la signification : cette corrélation est l'*analogie de l'expérience* (*ibid.*, p. 792). Ce qui est propre à la subjectivité n'est pas la *catégorisation* ou en revanche le *vécu*, mais la circulation entre des « dipolarités », chacune capable de réclamer l'autre (le constatif et le démiurgique).

Le sujet s'impose comme « aspectualisateur » (paramètre spatial, temporel et actantiel des appréciations), mais il ne peut que circuler entre ce qu'il retient et ce qu'il doit encore gérer différemment, selon une hétérogénéité de mesures qui ne peut qu'être également une pluralisation de sa vocation à être *anti-objet* (*ibid.* p. 767). Par rapport à cette vocation, le sujet doit non seulement établir l'application locale de son échelle de prédication, mais creuser préalablement une niche écologique intensive et *ad hoc* (la nature – et sa nature aussi – *non indifférente*).

²⁴ L'agnotologie renverse la perspective épistémologique en étudiant les conditions de possibilité de l'ignorance, conditions qui relèvent aussi de la *macula caeca* (le point aveugle) qui caractérise tout regard scientifique.

²⁵ L'*être*, mobilisé en aval comme socle d'objectivité qui doit « conforter » la puissance prédictive de la proposition, est traité dans toute sa « fongibilité » ; on exploite sa versatilité soit pour fonctionner comme paramètre de vérité des assertions dans leur versant constatif (contenu descriptif), soit pour signaler le potentiel instaurateur (*force illocutoire*) dans leur versant d'efficacité performative (acte perlocutoire, le *faire être* apprécié sur la base de ses conséquences ultimes). La coprésence des contenus descriptifs et performatifs montrent que les réalisations sémiotiques offrent des échelles de graduation de leur combinaison des *être*. Le sujet est spectateur contre son gré d'une série des conditions, imposées au scénario actantiel où il doit prendre sa place, par des destinataires hétérogènes (nature, institution, démiurge) qui se cachent derrière des *être-tous* à prétention exclusive. Le sujet émerge comme répulsion à leurs prétentions illimitées, mutuellement (et involontairement) démenties.

6.2. *Sujet du droit et sujet au droit*

Le sujet humain est sujet *du* droit dès que et jusqu'à ce qu'il possède la capacité de laisser des signes renvoyant à sa libre détermination ; et il reste sujet *au* droit si ses facultés délibératives autonomes ne sont pas acquises ou si elles sont perdues pour des raisons physiologiques (maladie, vieillesse, mort). Le droit met sous tutelle les actualisations ou les potentialisations de subjectivité, mais il n'est énonçable, on ne peut lui donner voix, recourir à lui seulement si une subjectivité est exemplifiée par un acte de langage, fût-il confié à une tutelle : l'application du droit nécessite une entrée discursive sur la justification de son institution – il faut qu'il y ait des sujets prêts à répondre devant la loi.

Le sujet ne peut que vivre ainsi le paradoxe d'une exemplification due et d'une tutelle institutionnelle de l'humanité absente. Le sens institutionnel ne serait finalement que la capacité de protéger une signification *in vivo* là où elle passe par l'interruption de la chaîne des sujets de droits. On instaure les institutions car le véritable problème n'est pas le respect du contrat social, mais sa préservation là où un réseau d'acteurs est en train de se défaire ; le problème n'est pas de classer des cas juridiques, mais de les réarranger là où des instances ne seraient pas immédiatement sujettes au droit.

C'est pourquoi le sujet au droit doit jouer le rôle des *dramatis personae* (cf. § 5.3) et rencontrer ses limitations modales à travers l'autre, même s'il est pour l'instant encore fictif : limites de libre interprétation, d'exercice de ses fonctions, de décisions sur les destins des parties concernées dans un procès. On voit alors que le sujet émerge au carrefour des limitations réciproques (de liberté, de propriété, de parole, etc.) que les individus s'accordent afin de donner une courbure significative aux modalisations de chacun : en effet, cette courbure est un arc herméneutique tendu vers l'établissement récursif du négociable (le social) et du non négociable (l'intime).

Il n'y a pas de sujets sans complicité, et il est mieux que cette dernière ne soit pas un crime ; c'est pourquoi la violation des droits fondamentaux de l'homme peut fonctionner paradoxalement comme une attestation des limitations de la complicité qui les a reconnus et institués (encore une *rentrée* d'un principe qui montre des paradoxes pendant sa ré-application).

Les délits d'omission de secours montrent bien que le sujet est appelé à accepter une grammaire qui problématise la réciprocité : le sujet du droit est réclamé par un sujet au droit, sans quoi il se pratique une inversion des rôles et le sujet originellement "puissant" subit une imputation de délit. La liberté doit confirmer la dignité et *vice versa* (cf. Luhmann 1965, § 4). C'est pourquoi la folie indécente ne semble pas mériter l'exercice de la liberté (cf. Goffman 1961).

Cela dit, devant les violations de liberté, une réponse de simple dissidence est encore possible et encore plus digne ; les manques de dignité n'admettent que des réponses qui risquent d'affliger la liberté en la conduisant vers des niveaux de comportement encore plus infimes. Le droit cherche alors à se sauvegarder à travers le *decorum* de sa sévérité ; non seulement, on reconstruit une dignité à travers le "théâtre" du procès et un *deus ex machina* impartial qui est la procédure juridique. Celle-ci devrait simuler son indifférence ultime à la rhétorique de la représentation et des acteurs légitimes. Mais un dispositif institutionnel peut-il

être digne ? La réintroduction d'un jury montre que chaque juré est là pour exercer symétriquement sa liberté d'avis et sa dignité de citoyen.

La vérité demandée aux acteurs du procès est la dignité de témoins, consistant à préserver un monde transparent aux droits par attestation échangeable et rationalité partagée ; seul l'inculpé a le privilège de ne pas défendre la vérité car cela pourrait être une autoaccusation. On estime trouver ici une preuve ultérieure du caractère normatif du statut de sujet (Luhmann 1969) : avant d'être éventuellement l'accusé, donc reconnu en tant que coupable, l'inculpé flotte selon des possibles actantiels qui ne doivent pas encore se stabiliser en une subjectivité actorielle.

Les institutions de sens doivent être incarnées par des acteurs qui gèrent leurs dispositifs et leurs pratiques procédurales ; il y a un rite d'assomption du rôle institutionnel, une torsion identitaire pour entrer dans le statut "purifié" (formel) d'un actant de l'institution, même si l'on demande à la fois un apport personnel, un engagement évident et une reconnaissance en filigrane de l'acteur. Celui-ci non seulement devrait refléter un esprit fondateur, mais aussi faire briller la remotivation de son avenir.

Face à une société fortement institutionnalisée, y compris pour ce qui concerne l'espace privé, on peut se demander légitimement si le *sujet* est un statut que les individus doivent assumer et rendre opérationnel. On connaît la vision de Judith Butler pour qui le "devenir sujet" de l'individu équivaut à s'assujettir à des pouvoirs et à des discours institutionnels.

« Le sujet est pour l'individu la circonstance linguistique qui lui permet d'acquérir et de reproduire l'intelligibilité, la condition linguistique de son existence et de son action » (Butler 1997, tr. fr. p. 34). Cette circonstance est avant tout une subordination aux codes et aux cadres institutionnels qui soutiennent la force illocutoire des actes de parole. L'émancipation du sujet n'est qu'une tension limitée, voire neutralisée, par un attachement primaire au moment constitutif d'une reconnaissance externe qui est en même temps un décret de subordination pour toujours.

Ce qui est sûr, c'est que le sujet est l'instance qui peut résister à l'impersonnalité des procédures et à la pure codification actantielle des dispositifs. Le sujet *du* droit et le sujet *au* droit montrent alors que la personne juridique est réclamée en-deçà ou au-delà des projections en des identités "formatées" par les dispositifs. Ce qui doit soutenir les institutions – la *personne* – est ce qui peut lui échapper.

7. Sujet et forme de vie

Le sujet est le fruit de la thématization de sa résistance par les médiations sémiotiques et aux médiations sémiotiques. Il peut être acteur du langage, mais il est aussi le récepteur fiduciaire de sa grammaire défective et de l'impondérabilité des effets perlocutoires. Plus généralement, cela veut dire que le sujet a la fonction de gérer l'insécurité non absorbée par les institutions, faisant partie de ces dernières, tout en ayant conscience que cela n'est pas suffisant.

Son statut est réparti en plusieurs plans où chaque pertinence est une résistance et cette dernière une insubordination qui motive la transposition et l'interrogation d'un autre plan. Entre la *prédication* en tant que constitution de valeur et l'*assertion* en tant qu'assomption (prise de

position face au valeur), entre *sujet* et *non-sujet* (Coquet 1997), un observateur ne manque pas d'interroger la distinction. Cet observateur cultive l'aporie même du sujet et l'impossibilité de dépasser l'unité de cette distinction, du *moi* et du *soi*. Aucune méta-observation n'est possible et le curseur thématique de la subjectivité se révèle constituer le prototype de la condition sémiotique : basculer de l'existence à l'expérience et *vice-versa* (cf. supra) sans que la première ne puisse cartographier la seconde et sans que cette dernière ne puisse expérimenter toutes les alternatives proposées par la première.

Chaque forme de vie est alors en doute sur sa propre forme autonome (trop ouverte, trop fermée ?), qui mesure l'écart modal entre le *vouloir* et le *savoir* face à un futur qui reste indescriptible sinon sous les enseignes de l'hétéronomie, c'est-à-dire de la loi. La forme de vie est une *décoïncidence* (Jullien 2017b) ; elle ne peut pas se (faire) reconnaître à travers une stratégie ou une posture affective, car elle est dans l'impossibilité de valider ses propres valeurs. Une épistémologie à la première personne ne peut que témoigner d'une diaphanéité²⁶ émergente dans la transition par des médiations dans lesquelles on ne peut pas se reconnaître mais qui seules peuvent continuer à garantir la poursuite du questionnement. Bref, la forme de vie n'est que la « rentrée de la forme dans la forme²⁷ », soit de la vie des formes, toujours en transition, sur le sujet même. Cette vie se décline comme couplage entre *ductus* et implication, sommation et échappement, détermination et non-savoir.

La sémiotique accompagne le sujet afin d'en établir les positions extrêmes : d'une part, à travers le paradigme de l'actantialité, elle procède à une dissolution potentielle de la subjectivité dans les ruisseaux de ses déterminations locales et dans les voies incertaines de la reconnaissance ; d'autre part, elle amène la subjectivité à reconnaître que sa clôture opérative dans ses propres langages est une fiction, la "chambre diaphane" de l'application d'un principe régulateur²⁸. Seule une forme de vie peut s'abandonner à l'environnement, connaître la saveur amère de la reddition, coopter le vertige, se décrire comme transitoire, vaincre l'instinct de survivance. Seul un sujet autoréflexif se démarque à travers la forclusion d'un domaine non

²⁶ Nous avons souligné dans d'autres contributions le rôle figural de la diaphanéité dans l'exemplification du rôle joué par les médiations sémiotiques (Basso Fossali 2012b). Le diaphane désigne le rôle actantiel d'une instance qui laisse voir, malgré son interposition et grâce à ses propriétés de transparence relative, d'autres identités figuratives. En ce sens, le diaphane semble, d'une part, racheter le rôle apparemment servile d'un médiateur, car ce dernier exhibe alors une partie de ses propriétés dans le transport des propriétés des objets médiés ; d'autre part, la prestation concessive du *voir à travers* n'arrive pas à éviter une coalescence, voire une hybridation de formes entre l'instance médiatrice et l'instance médiée.

L'imperfection de la médiation a pour résultat une hésitation du sens dans la discrimination des valeurs et montre des formes de vie interpénétrées à tel point que leurs identités sont prises dans une interrogation réciproque et imparfective. La diaphanéité des médiations n'est que la manifestation figurative d'un espace d'interprétation où chaque subjectivité émerge dans un réseau d'implications et à travers des tentatives d'autonomisation modale. Soit sous les apparences d'un média qui permet une communication, soit sous les traits d'une instance énonciative qui promeut cette dernière, la diaphanéité est l'emblème d'une *tiervéité* qui n'est jamais neutre et qui laisse les traces de son "intercession".

²⁷ Luhmann (1992, tr. it. 141).

²⁸ On fait *comme si* le sens de la vie était le fruit d'un projet architectural qui a déterminé aussi le terrain de sa propre fondation. Mais chaque médiation laisse les traces de son intercession dans le traitement d'un horizon de valeurs hétéronomes. L'utopie du sujet ne compose qu'un *voyage autour de sa chambre*, où chaque objet laisse entrevoir (diaphanéité) des mondes à rattraper ou à jamais perdus.

dominé de soi-même, ce qui ne l'empêche pas de « rendre productive la non-transparence » (Luhmann 1992, tr. it. p. 144).

La subjectivité n'est alors que la thématization de ce qu'on ne peut pas programmer, étant destinée à combler, à travers un tissage interprétatif, le hiatus qui sépare sa vulnérabilité de sa responsabilité : une trame de plans de médiation (de la *subjectalité* à la *subjonctivation*) dans laquelle le sujet ne peut pas revendiquer son "isolationnisme", même si son effort distinctif devient une ambition disproportionnée et parfois le délire d'une sémantisation unilatérale²⁹. L'intentionnalité du sujet émerge là où il s'aperçoit qu'elle est déjà médiatrice d'autres prétentions à la signification ; l'ambition du sujet s'ouvre, modeste, dans l'écart qui s'introduit entre ses reflets ; sa résilience est dans la variation de perspectives de signification ; sa proportion dans la reconnaissance que la subjectivité est la réponse à une demande intersubjective de profondeur intime (inter-appropriation de *nous-mêmes*). C'est pourquoi le sujet se plonge dans ses épreuves discursives de résistance.

Bibliographie

Basso Fossali, Pierluigi

2002 *Il dominio dell'arte. Semiotica e teorie estetiche*, Roma, Meltemi.

2006 « Eco in vista : ripercussioni attuali di una semiotica interpretativa del cinema », dans G. Caprettini et A. Valle (éds.), *Semiotiche al cinema. Esercizi di simulazione*, Milano, Mondadori Università, pp. 228-255.

2009 *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne.

2012 « Possibilisation, disproportion, interpénétration : trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 115 ("Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des cultures", dirigé par P. Basso Fossali et A. Beyaert-Geslin), pp. 1-44.

2012b « Dia(fa)noia: per una semiotica dell'interpenetrazione identitaria (e dell'intrattenimento antispettacolare) », in C. Casarin & E. Ogliotti (éds.), *Diafano. Vedere attraverso*, Treviso, ZEL, pp. 45-57.

2017 *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert Lucas.

2018 « Les circuits de l'appropriation : revendications et politiques des formes de vie », dans P. Basso Fossali et O. Le Guern (éds.), *L'appropriation. L'interprétation de l'altérité et l'inscription du soi*.

Benveniste Émile

1966 *Problèmes de linguistique générale, t. I*, Paris, Gallimard.

1974 *Problèmes de linguistique générale, t. II*, Paris, Gallimard.

Bordron, Jean-François

2012 « Vie(s) et diathèses », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 115.

Butler, Judith

1997 *The Psychic Life of Power. Theories in subjection*, Stanford, Stanford University Press.

Chauviré, Christiane

2009 *L'immanence de l'ego*, Paris, PUF, 2009.

Coquet, Jean-Claude

1997 *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF.

²⁹ Basso Fossali (2018, pp. 274-78).

Descombes, Vincent

- 2004 *Le complément de sujet*, Paris, Gallimard.
2013 *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard.

Eco, Umberto

- 1975 *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
1979 *Lector in fabula*, Milano, Bompiani ; tr. fr. *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

Elliott, Anthony

- 2007 *Concepts of the Self*, Cambridge, Polity Press.

Finnegan, Edward

- 1995 « Subjectivity and subjectivation : an introduction », dans Dieter Stein & Susan Wright (éds.), *Subjectivity and Subjectivisation: Linguistic Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, pp. 1-15.

Fontanille, Jacques

- 1999 *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM ; nouv. éd. 2003.
2004 *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
2008 *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

Fontanille, Jacques & Zilberberg, Claude

- 1998 *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

Foucault, Michel

- 1981 « Subjectivité et vérité », dans M. Foucault, *Dits et Écrits*, vol. 2, texte n. 304, Paris, Gallimard, pp. 1032-1037.
1983 « L'écriture de soi », dans M. Foucault, *Dits et Écrits*, vol. 2, texte n. 329, Paris, Gallimard, pp. 1234-1249.
1984 *Histoire de la sexualité. III – Le souci de soi*, Paris, Gallimard.

Goffman, Erving

- 1961 *Asylum. Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*, New York, Anchor Books ; tr. fr. *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Minuit, 1968.

Greimas, Algirdas Julien & Fontanille, Jacques

- 1991 *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.

Habermas, Jürgen

- 1983 *Moralbewusstsein und Kommunikatives Handeln*, Frankfurt am Main, Suhrkamp ; tr. fr. *Morale et communication: conscience morale et activité communicationnelle*, Paris, Flammarion, 1999.

Jullien, François

- 2017a *Une seconde vie*, Paris, Grasset.
2017b *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Paris, Grasset.

Landowski, Eric

- 2004 *Passions sans nom*, Paris, PUF.

Luhmann, Niklas

- 1965 *Grundrechte als Institution*, Berlin, Duncker & Humblot ; tr. it. *I diritti fondamentali come istituzione*,
1969 *Legitimation durch Verfahren*, Neuwied-Berlin, Luchterhand ; tr. fr. *La Légitimation par la procédure*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2007 ; tr. it. *Procedimenti giuridici et legittimazione sociale*, Milano, Giuffrè, 1995.
1992 « Ökologie des Nichtwissens », in N. Luhmann, *Beobachtungen der Moderne*, Opladen, Westdeutscher Verlag, pp. 149-220 ; tr. it. « L'ecologia del non-sapere », in *Osservazioni sul moderno*, Rome, Armando, pp. 93-136.

Lyons, John

- 1982 *Language and Linguistics. An introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.

Maturana, Humberto

1990 « The biological foundations of self-consciousness and the physical domain of existence », dans N. Luhmann et alii (eds.), *Beobachter: Konvergenz der Erkenntnistheorien?*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, pp. 47–117 .

Melandri, Enzo

1968 *La linea e il circolo. Studio logico-filosofico sull'analogia* ; nouv. éd. Macerata, Quodlibet, 2004.

Merleau-Ponty, Maurice

1955 *L'institution, la passivité. Notes de cours au Collège de France (1954-1955)*, Paris, Belin, 2015.

Minkowski, Eugène

1968 *Le temps vécu*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

Prieto, Luis J.

1985 « Decisión y sujeto », *Revista de la Asociación Psicanalítica de Buenos Aires*, v. VII ; trad. it. « Decisione e soggetto », dans L.J. Prieto, *Saggi di semiotica. II. Sull'arte e il soggetto*, Parma, Pratiche, 1991, pp. 159-189.

1990 « Le mythe de l'original », *Poétique*, n. 81.

Rastier, François

2018 *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier.

Ricœur, Paul

1949 *Philosophie de la volonté. I – Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier-Montaigne.

1990 *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe & Rioul, René

2014 *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.

Taylor, Charles

1990 *Sources of the Self*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

Traugott, Elizabeth Closs

1995 « Subjectivication in Grammaticalisation », dans Dieter Stein & Susan Wright (éds.), *Subjectivity and Subjectivisation: Linguistic Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, pp. 31-54.

Varela, Francisco

1992 *Un know-how per l'etica*, Roma-Bari, Laterza ; tr. fr. *Quel savoir pour l'éthique: Action, Sagesse et Cognition*, Paris, La Découverte, 1996.

Wittgenstein, Ludwig

1948 *Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie*, texte édité par G.E.M. Anscombe et G.H. von Wright, Oxford, Basil Blackwell, 1980 ; tr. fr. *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1998.